MÉMOIRES

SUR

L'HORTENSIA,

LE CESTREAU, LA LAGESTROEM ET LA FOTERGILLE, rémarquables par la beauté et l'éclat de leurs Fleurs ; pour former par leur réunion avec l'*Azalée*, le *Clétra*, le *Kalmia*, le *Rhododendron*, la *Stramoine* en arbre, la *Mélaleuque*, l'*Ixora*, le *Camara*, la *Fusche* et la *Calycanthe* la plus belle collection de fleurs que les Amateurs puissent desirer pour l'ornement de leurs jardins.

QUATEIÈME ÉDITION, revue, corrigée et augmentée de nouvelles observations sur la description et la culture de l'*Hortensia*: par les meilleurs Auteurs et des Notices sur la *Phlomide* queue de lion, la *Cammelli*, le *Péragu*, la *Portlande*, la *Chirone* et la *Carmentine*, arbrisseaux qui méritent une place distinguée dans nos jardins et serres.

On y a joint l'Histoire naturelle de l'Ipo, espèce congenère, suivant Gmelin, du Cestreau, dont les Sauvages se servent pour empoisonner leurs flèches, avec les anecdotes curieuses pour se procurer ce poison.

Par J. P. BUC'HOZ, *MÉDECIN-NATURALISTE*.



A PARIS,

Aux frais de la dame BUC'HOZ, épouse de l'Auteur, et se trouve chez elle, rue de l'Ecole de Médecine, N$_{o}$ 30 et 20.

An XIV (1805).

AUX AMATEURS

ET AUX JARDINIERS FLEURISTES.

LISTE *des Arbrisseaux dont on a publié la culture dans les* Observations *sur quatre genres d'Arbustes, dans la notice sur la* Stramoine *en arbre et dans le Mémoire sur la* Mélaleuque, *trois Opuscules, dont celui-ci fait la suite.*

1°. L'AZALÉE.
2°. Le Clétra.
3°. Le Kalmia.
4°. Le Rhododendron.
5°. La Stramoine en arbre.
6°. La Mélaleuque.
7°. L'Ixora.
8°. Le Camara.
9°. La Fusche.
10°. La Calycanthe.



AVIS.

L'Empressement que le public a fait paroître pour se procurer les 3 premieres éditions de cet opuscule, nous engage a redoubler nos soins, pour rendre celle-ci plus intéressante : nous avons consulté les Auteurs modernes, qui ont écrit sur l'*Hortensia;* ils ne sont pas en grand nombre ; nous avons consulté spécialement les plantes rares d'Harlem, parmi lesquelles nous avons rencontré cette plante figurée avec tous ses détails, mais le dessin et le coloris de la fleur principale ne nous ont pas paru rendre exactement la plante : nous avons extrait de cet ouvrage la description qui s'y trouve rapportée, et non-contens de cette description, nous y avons donné celle de M Dumont-Courset, qui nous a parue très-exacte, au fruit près qu'il n'a pas vu, puis qu'il ne paroît pas dans ce pays ; nous y avons joint les observations de cet amateur sur la culture de cet arbrisseau. Il prétend que cette plante demande l'orangerie pendant l'hiver, mais nous osons lui représenter, à ce sujet, qu'il s'en trouve à Paris des pieds qui ont passé l'hiver en plein air, qu'ils en sont même devenus plus forts, et qu'il sera facile d'aclimater l'Hortensia en France ; elle y seroit plutôt parvenue, si on y avoit pu récolter sa semence ; cependant nous n'avons pas moins d'obligation à M. Dumont, de la bonne description qu'il nous en à donnée : nous ne pouvons assez lui en marquer notre réconnoissance ; aussi nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de l'inserer dans cet opuscule, qui est des plus répandus, et qui la fera connoître partout, et nous espérons que ce cultivateur ne nous en saura pas mauvais gré.

Nous avons joint à nos mémoires une notice sur l'*Ipo*, espèce congenère du Cestreau, suivant *Gmelin;* c'est de l'*Ipo* dont se servent les Sauvages pour empoisonner leurs flèches. Nous rapportons en mê-

me-tems lés anecdotes historiques de ce poison, sur-tout de la maniere dont on peut se le procurer : les détails en sont très-curieux, aussi nous sommes-nous très-étendus sur cet objet. Nous ajoutons à cet opuscule des notices sur la Phlomide queue de lion, la Camelli ou rose du Japon, l'Aucuba, le Péragu, la Carmentine, la Portlande, la Chirone. Pour rendre cet ouvrage plus intéressant, il faut absolument le réunir à nos Observations sur 4 nouveaux genres d'arbustes, à notre notice sur la Stramoine en arbre et à notre mémoire sur la Mélaleuque. On y trouvera pour lors la plus belle collection d'arbrisseaux qu'on puisse desirer pour la décoration de nos parterres, orangeries et serres chaudes. Nous ferons suivre cet opuscule d'un autre pour le moins aussi intéressant, dans lequel on traitera du Sophora du Japon, du vrai Acacia de Constantinople, de l'Albon, qui a été anciennement confondu avec le Rhus, du Liquidambar, du Tulipier, du Noyer du Japon, du Mêtrocedéros à fruits blancs, de l'Halizier et autres arbres qui peuvent se cultiver en France, qui resistent en plein air, qui pourroient devenir des arbres de haute futaye, propres à être plantés avec le Robinier, le Sorbier, le Cèdre du Liban, le Platane et le Cytise, dont nous avons déja parlé, et avec d'auttes, dont nous traiterons dans la suite.

Cet opuscule est le 13e de notre collection, et le 4e de nos mémoires sur les arbustes qui peuvent faire l'ornement de nos jardins ; il sera suivi bientôt d'un 5e sur d'autres arbustes également utiles et agréables à la vue.



MÉMOIRE

SUR UN ARBRISSEAU

DE LA CHINE ET DU JAPON,

*CONNU sous le nom d'*Hortensia*, dont nous avons donné les premiers, la figure en 1776, et que nous avons appellé l'*Obier *de la Chine; sur sa culture et la beauté de ses fleurs, propres à servir d'ornemens dans nos jardins.*

En 1776, dans notre Collection des fleurs de la Chine et de l'Europe, T. 1, partie de la Chine; pl. 45, nous avons publié la figure d'un arbrisseau très-intéressant, qu'on cultive dans les jardins de cet empire; cet arbrisseau existe actuellement dans ceux des curieux de Paris : on ne dira peut-être plus que nos plantes de la Chine sont imaginaires, ainsi que quelques mauvais plaisans l'ont voulu insinuer dans le tems. Comme les parties de la génération de cette plante ne nous étoient pas pour lors connues, nous lui avions donné le nom d'*Obier* de la Chine; et en effet, cette plante a beaucoup de rapport, par sa fleur, à la boule de neige, la rose de Gueldres, autrement la viorne-obier; elle est seulement d'une couleur incarnâte, tandis que la boule de neige est blanche. Le docteur Smith, anglais, qui a acheté tous les manuscrits, livres et herbiers du célèbre Linnée, qui publie, d'après la collection

de ce savant, une suite très-intéressante de planches enluminées, et qui a donné la figure de notre plante, a cité, bien différent de nos compatriotes, la figure que nous en avions publiée les premiers; mais comme cet auteur a eu connoissance, d'après les observations du naturaliste suédois, des détails caractéristiques de cette plante, il l'a tirée du genre des obiers, dans lequel nous l'avions placée, et l'a réunie au genre de l'hydrangée; aussi l'a-t-il nommée *hydrangea hortensis*. Dans la flore de la Cochinchine, on a désigné cet arbrisseau sous le nom de *primula mutabilis*. Laurent-Antoine de Jussieu, dans son *genera plantarum*, lui a conservé, d'après Commerson, le nom d'*Hortensia*, et en a fait un genre particulier. La Marck lui a laissé le même nom dans le *Dictionnaire encyclopédique méthodique des plantes*; et en effet, ce nom, qui n'est pas, à proprement parler, une dénomination botanique, paroît devoir lui convenir mieux qu'aucun autre, puisque cet arbrisseau, dont on ignore le lieu natal, se cultive, ainsi qu'actuellement en France, à la Chine et au Japon, comme arbrisseau d'ornement.

Quelques journalistes ont prétendu que Commerson n'avoit donné le nom d'*Hortensia* à cet arbrisseau, qu'en honneur de Nicole-Reine-Hortense de la Briere, épouse du fameux horloger *Lepaute* aîné, morte en 1788; cette dame réunissoit aux qualités du cœur, disent les journalistes, des connoissances profondes; elle calcula pendant 10 ans les Ephémérides; fit une table des angles parallectiques; fut auteur de mémoires d'astronomie, et travailla à la connoissance des temps : un des prénoms de cette dame (Hortense) a été donné à cet arbuste du Japon, par Commerson, qui, ayant été frappé de sa beauté, la dédia à l'épouse de son ami particulier, sous le nom d'*Hortensia*, mais nous ne pouvons nous persuader qu'il eût donné à cet arbrisseau le nom d'une dame, qui n'étoit ni botanis-

te, ni cultivatrice; quand les botanistes donnent aux plantes des noms d'hommes et même de femmes, ils ne les empruntent que de ceux qui ont bien mérité de l'étude des végétaux, aussi persistons-nous à dire que le nom d'Hortensia connu à cet arbrisseau, est tiré d'*Hortensis*, arbrisseau de jardin, où il se cultive pour l'ordinaire, et non du prénom d'Hortense, que portoit une dame plutôt astronome que botaniste; au surplus, quand on donne le nom d'une personne à une plante, on ne lui donne pas son prénom, sur-tout quand il y en a plusieurs, mais seulement celui de famille.

Le jardinier Audebert, résidant à Paris, barriere d'Enfer, est un des jardiniers de cette capitale qui est parvenu à mieux multiplier cet arbrisseau: les fleurs en sont très-belles; elles plaisent par leur couleur incarnâte, et par leur réunion en forme de boule; elles méritent plus qu'aucune autre de servir de décoration dans nos jardins, aussi tous les amateurs de cette capitale s'empressent-ils à l'envie les uns des autres, de se le procurer; c'est vraiment un arbrisseau de plus que nous avons gagné en France, pour l'ornement de nos parterres, il y réussit à merveille et s'y multiplie facilement par marcottes ou par boutures; pour le multiplier par marcottes, on enfonce le principal pied sur couche, et on y courbe les branches en leur faisant dans l'intérieur de la courbure, une légère entaille; on sépare les jeunes branches de ce pied, quand on s'apperçoit qu'elles ont pris racine, et on les transplante chacune séparement dans des pots, que l'on remet encore sur couche; quant aux boutures, il est facile de les faire, elles se font de même que celles du sureau, on les coupe à 4 ou 5 pouces, on en fend la partie inférieure, on les met dans des petits pots et on enfonce ces pots dans une couche, qui soit à l'abri du grand soleil et du midi; on se sert du terreau pour les planter, et pour mieux faire, on mêle ce terreau avec de la terre

de pré et de celle de bruyere; quand les boutures sont bien reprises, on les transplante dans des plus grands pots, on les arrose de tems en tems pendant la grande secheresse, sans cependant leur donner trop d'eau; on peut aussi les multiplier par semences, mais cette méthode est fort longue, et avec d'autant plus de raison que cette plante ne donne point de semences ni en France, ni en Angleterre; si on est parvenu à l'y multiplier autant qu'on a fait, ce n'est uniquement que par le moyen des boutures, c'est peut-être aussi là la raison pour laquelle elle ne donne point ici de semences; et en effet on rémarque que la plupart des plantes qu'on multiplie de cette manière donnent rarement des semences; on met ces pots le premier hiver dans l'orangerie, parce qu'elles sont encore tendres, on les transplante les autres hivers en pleine terre et à demeure, elles y réussissent parfaitement; nous invitons les jardiniers d'employer cette voie plutôt que d'autres, ils gagneront par-là des variétés, et ils pourront plus facilement l'aclimater, ils y réussiront comme on a fait déja de plusieurs plantes, telles que le lilas, le seringa, le grénadier, etc.

Nous profitons de cette occasion, pour inviter les jardiniers de ne pas trop presser cette plante à la fleur par des couches ou serres chaudes et par des arrosemens d'eau tiède, cela les empêche de donner du bois, et les fait incessamment périr; c'es la raison pour laquelle plusieurs pieds de cet arbrisseau précoce ont péri pendant les hivers de 1803, 1804 et 1805, quoique ces deux derniers aient été très-doux.

Le caractère générique de l'*Hortensia* ou rose du Japon, est, suivant Laurent-Antoine de Jussieu, d'avoir des fleurs extérieures et intérieures; le calice des extérieures est divisé en quatre ou cinq parties, grand, corolliforme, marcescent, ayant ses divisions ovées, à rebours, inégales, ouvertes; la corolle est très-petite, formée de quatre ou cinq pé-

tales ovales et concaves, égaux, caducs; les étamines sont pour l'ordinaire au nombre de dix, quelquefois seulement six ou huit, ayant leurs filamens cylindriques, amincis et subulés à leur sommet, de la longueur de la corolle, s'élevant à la même hauteur, et leurs anthères didymes, arrondies, droites; le rudiment d'un ovaire est avorté; les styles sont de deux à trois, épais, connivens, les stygmates sont obtus.

Dans les fleurs intérieures, le calice est adhérent, et a quatre ou cinq dents; la corolle est plus grande que le calice, formée de quatre ou cinq pétales alternes avec les dents du calice, ovales, concaves, très-ouvertes, caduques; les étamines sont les mêmes que dans les fleurs extérieures; l'ovaire est adhèrent, triloculaire; les styles sont de deux, trois ou quatre, écartés; les stygmates sont obtus; le fruit est à trois loges, et renferme une grande quantité de semences. Laurent-Antoine de Jussieu ajoute que l'*Hortensia* est un arbrisseau peu élevé, rémarquable sur-tout par les gros bouquets de fleurs qui terminent les tiges et les rameaux: ses fleurs sont de couleur rose, les extérieures stériles, comme dans le *Viburnum opulus*, et d'une structure différente de celle des fleurs placées dans la bifurcation des pédoncules.

Ce genre de plante fait partie, dans le systême naturel de la quatorzième classe, destinée aux plantes dycotiledones polypétales, à étamines périgynes, et du quatrième ordre de cette classe, destiné aux plantes saxifragées; et en effet, les caractères fournis par le nombre et l'insertion des étamines, ainsi que par la grande quantité des ovules qui sont contenus dans l'ovaire, semblent prouver que l'*Hortensia* a aussi beaucoup de rapport avec l'*Hydrangea*, auquel Smith l'a réunie; cependant il en diffère par ses fleurs stériles très-nombreuses, par ses fleurs fertiles, solitaires et situées dans la bifurcation

des pédoncules ; par ses étamines de grandeur égale, et principalement par son ovaire, qui, divisé intérieurement en trois loges, annonce un fruit triloculaire. Il est encore à observer, ce qui relève beaucoup le mérite de cet arbrisseau, que ses fleurs subsistent et conservent leur éclat une bonne partie de l'été.

La seule espèce que nous connoissons en France, est l'*Hortensia* du Japon, *Hortensia Japonica*. Lin. *syst. veget. edit. Gmelin*, 722. Il est de la classe des décandriques triginiques de Linnée.

Nous allons rapporter dans ce mémoire la description que l'auteur de la flore de la Cochinchine nous a donnée du genre de cette plante, qu'il appele *primula*, et dont il rapporte, pour caractère générique, d'avoir pour enveloppe celle d'une petite ombelle, et pour corolle un tube cylindrique, à bouche ouverte : il y en a deux espèces, suivant cet auteur. La première espèce est la primule changeante, *primula mutabilis*. C'est celle dont nous avons parlé dans ce mémoire. Sau-cauhoa. *Primula caule fructicoso multiplici : foliis ovatis serratis ; floribus nudis. Flora Cochinchin.* 127.

La tige est un sous-arbrisseau d'environ 8 pouces de long, grosse, multiple, à rameaux inclinés ; les feuilles sont ovales, pointues, découpées à dents de scie, charnues, glabres, opposées, à courts pétioles ; la fleur est à bouquets, grands, terminaux, changeant de couleur, dabord d'un vert jaune, ensuite blanc, rouge dans la maturité. et bleuâtre dans la vieillesse ; il n'y a point de calice, à moins qu'on ne prenne pour tel une petite écaille oblongue à la base de chaque fleur ; la corolle est en forme de tasse ou tube cylindrique, long, solide, impénétrable ; le lymbe est plane, fendu en cinq écailles recourbées, renfermant les parties de la génération avant leur maturité ; les filamens sont au nombre de dix, plus courts que le lymbe, attachés

au sommet du cylindre, ayant leurs anthères rondes; le germe est rond, supérieur, attaché par sa moyenne partie à la sommité du cylindre, comme à un réceptacle; les stygmates sont au nombre de trois. oblongs, sessiles; le péricarpe avorté; en dissequant le germe et en l'examinant au microscope, il paroît être polysperme, mais on ne peut pas distinguer s'il est à une ou à trois loges; l'envéloppe de la petite ombelle, ou l'enveloppe commune est nulle. Ce genre très-distinct est voisin de la Volfie de Schrenée, mais il en diffère par le germe et par le stygmate.

La conformation de cette plante, principalement de la fleur, appartient totalement à la primule; les étamines et le pystil se rapportent à la classe des décandriques trigyniques, comme nous l'avons dit, s'ils étoient toujours permanens, mais souvent dans la même fleur les étamines sont au nombre de huit; les découpures de la corolle et les écailles du nectair sont au nombre de quatre; mais le tube, ce qui est une chose très-admirable, ou la petite colonne tubiforme, se trouve toujours impénétrable, qui, en raison de la situation, de la couleur et de la forme, ne peut être appelé un pédoncule, mais plutôt un réceptacle.

La deuxième espèce est la prime de la Chine. *Yn-tsuan-hoa*, *ngaæ-tram-hoa. Primula foliis ovatis integerrimis*, *petiolatis*, *involutis*, *biphyllis*, *polyfloris*. Cette plante est annuelle, haute de six pouces; sa racine est grosse, divisée; les feuilles sont radicales, cordées, ovales, pointues, très-entières, glabres, à pétioles longs, élevés; les hampes sont cylindriques, nues, élevées, à trois fleurs, plus longues que les feuilles; l'enveloppe est biphyle, égale aux fleurs: la corolle est blanche, en forme de tasse; le lymbe est plane, fendu en cinq ou six; les déchiquetures sont aiguës, entières. Cette espèce croît naturellement dans l'empire de la Chine.

Quant à nous, nous pensons que notre plante est plutôt de la famille des saxifragées que de celle des prime-vères, et si nous avons rapporté le sentiment de l'auteur de la flore de la Cochinchine à ce sujet, c'est pour ne rien laisser à desirer sus cet objet ; au surplus, la description qu'il nous en a donnée est exacte en bien de points. Nous ne saurions assez recommander aux vrais amateurs des fleurs la culture de notre plante, qui est douée d'un mérite infiniment supérieur par la beauté et l'éclat de ses fleurs.

Lord Macarthney a rapporté de la Chine, au retour de son ambassade à Pékin, l'*Hortensia* en Angleterre ; cette plante s'y est multipliée ; est parvenue à Paris : le jardinier Audebert en a présenté à sa Majesté l'Impératrice, un pied superbe, fort grand, et couvert d'une infinité de fleurs ; cet arbuste s'élève dans la Chine, même jusqu'à 7 pieds de haut. Audebert nous a dit avoir eu différens pieds de cette plante à couleur violette.

Henry Schwegmen décrit ainsi cette plante, dans les plantes rares qu'il a dessinées et gravées en 1793.

Cet arbuste est bas, disposé par couronnes, à peine s'élève-t-il dans nos serres à la hauteur d'un pied, il approche beaucoup par son port de l'obier stérile, autrement dit, boule de neige ; ses feuilles sont opposées, pétiolées, ovales, aiguës, crenellées, veinées, glabres et d'un vert obscur ; le corymbe des fleurs est terminal et très-grand ; les fleurs sont par leur extérieur très-semblables à celles de l'obier ci-dessus ; le calice est corolliforme, grand et divisé en 5 découpures ovales, obtuses, ouvertes, semblables par la forme, mais elles différent en grandeur ; elles sont d'une couleur inconstante, vertes dabord, ensuite roses, et enfin violettes ; la corolle qui est très-petite, est aussi divisée en cinq parties ; elle environne les étamines, qui sont au nombre de 10, et surpassent un peu la corolle en

longueur, ils tombent peu de tems après le developpement de la fleur ; du centre des étamines sort un seul germe surmonté de 3 styles courts ; elle appartient donc à la décandrie trigynie du systême sexuel. On pourroît aussi, avec Commerson, prendre le calice pour la corolle, et la corolle pour un nectair ; ses semences n'ont point mûri. C'est sans raison que quelques anglois ont donné à cette plante le nom d'hydrangée des jardins, puisque non-seulement par ses trois styles, mais encore par cette forme singulière du calice et de la corolle, elle différe totalement des caratères génériques de l'hydrangée. On doit la tenir dans une serre modérament chaude; on la propage par rejetons et par boutures.

Dumont Courset décrit ainsi l'*Hortensia*, sa culture et sa propagation. Son calice est grand, corolliforme, à 5 divisions, ovales, onguiculés, persistant; sa corolle est à 5 écailles colorées, très-petites ; ses étamines sont au nombre de 20, caduques, les anthères sont obrondes ; les styles sont au nombre de 3, courts, mamillaires ; les stygmates sont fructifères.

Les descriptions de cette plante n'ayant été faites par Jussieu et par Lamarck, que sur le sec, ou d'après Commerson, sont nécessairement inéxactes; celle que présente ici M. Courset, a été faite sur des individus qu'il a eu sous les yeux.

Hortense du Japon. *Hortensia opuloïdes*, Lamarck. H*ydrangæa hortensis*, Hort. Lond.

Cet arbuste est glabre, sousligneux, haut d'environ 2 pieds; ses tiges sont rameuses; les rameaux sont cilyndriques, brunâtres; ils partent ordinairement du bas de la tige, et donnent à cet arbrisseau la forme d'un buisson ; ils sont souvent marqués de points bruns et sont garnis de distance en distance de feuilles opposées, pédonculées, ovales, assez grandes, pointues, dentées, glabres des deux côtés, ayant de chaque côté 6 à 7 nervures principales, de 5 à 6 pouces de longueur, de 3 environ de largeur, et d'un beau vert, quelquefois rougeâtre.

Le sommet des tiges et des rameaux floriféres se divise en corymbes terminaux, souvent accompagnés de 3 a 4 autres, qui naissent de l'aissele des deux paires de feuilles voisines ; chaque corymbe est composé de 4, 5 ou 6 pédoncules communs, qui partent presque tous du même point et qui se subdivisent en plusieurs pédoncules particuliers, les uns sont simplement bifurqués, les autres à 3 ou 4 rayons, qui soutiennent chacun une fleur ; les pédoncules principaux sont verdâtres et tâchetés comme les tiges ; leurs divisions rougissent à mesure qu'ils sont plus proches de la fleur, et celles qui la soutiennent sont d'un beau rouge.

La réunion de tous les pédoncules et des fleurs qu'ils portent forme un corymbe terminal d'environ 7 pouces de diamettre, convexe et serré ; quand à ce corymbe se joignent ceux qui s'élevent des aisseles supérieures, et ceux qui naissent au sommet des autres rameaux, la plante alors ne forme plus qu'un large buisson couvert de fleurs d'un rouge rose, légèrement purpurin.

Les fleurs de l'Hortense sont de deux sortes ; les unes stériles, les autres fertiles ; elles ont en cela les plus grands rapports avec celles de l'obier et de l'hydrangée glauque, excepté que les fleurs stériles de ces deux arbrisseaux sont toujours placées sur les bords des corymbes, et que celles de l'Hortense couvrent toute la surface et même la composent.

La fleur stérile ou qui ne paroît pas devoir porter du fruit, a un grand calice coloré, plane, de 15 à 18 lignes de diamètre, divisé jusqu'à sa base en 4 ou 5 folioles pétaliformes, persistantes, arrondies, veinées, élargies par le milieu et retrecies vers leur base, en un angle court ; ses pétales sont au nombre de 5, très-petits, d'une à deux lignes de longueur, concaves, très-caducs et peu ouverts ; les étamines sont au nombre de 10, dont les filamens sont plus longs que les pétales, et qui portent des anthères gri-

sâtres et arrondies ; l'ovaire est supérieur presque globuleux, chargé de 2 ou 3 styles très-courts, comprimés et terminés par un petit mammelon ou stygmate de cette forme.

La fleur fertile est située dans les bifurcations des pédoncules, de manière qu'elle est cachée par les fleurs stériles, qui forment la surface du corymbe ; il faut ouvrir celui-ci pour le rémarquer; son pédoncule propre est beaucoup plus court que celui des autres fleurs; elle n'a point ou prèsque point de calice corolliforme qui, en même-tems qu'il fait la beauté des autres fleurs, en cause la stérilité ; quand il s'en trouve, ce n'est tout au plus qu'une ou deux de ces folioles colorées, beaucoup plus petites et toujours d'un aspect avorté.

Cette espèce a un vrai calice formé par le prolongement renflé du pédoncule, qui change alors du rouge au vert, près des parties sexuelles ; ce calice a 3 lignes de longueur et a un peu la forme du fruit du rosier, il est monophylle, charnu, ouvert à son sommet, garni de 5 petites dents vertes, pointues, aussi charnues, et d'une demi ligne de hauteur ; le fruit se distingue facilement au milieu de ce calice ; sa forme est sphérique, la moitié est saillante, et porte 3 ou 4 styles de la même forme que ceux des autres fleurs, mais plus longs ; l'autre moitié est adhérante au calice, qui paroît être persistant.

M. Dumont Courset n'a pas examiné le fruit.

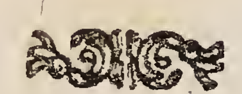
Cette plante croît à la Chine, au Japon. C'est un arbuste qui fleurit depuis juin jusqu'en novembre ; il est toujours vert.

Il lui faut une terre substancielle, consistante, des arrosemens très-fréquens pendant tout le cours de sa végétation ; il demande d'être placé pendant l'été à l'abri du vent et dans une situation à moitié ombragée ; près des jours dans la serre, où cette plante commence a pousser de bonne heurre.

Elle se multiplie par marcottes ; on les fait avec les rameaux inférieurs, ou nouveaux ; il faut les plier peu-à-peu, à cause de leur roideur. On multiplie aussi l'Hortensia par boutures, qu'on fait en pots sur couche; quand elles sont reprises, on les replante en pleine terre, c'est-à-dire, vers le mois de février; on employe pour les faire, les tiges ou rameaux précédens.

Cette plante charmante. qu'on nomme dans son pays originaire, rose du Japon, y est cultivée ainsi qu'à la Chine, pour sa beauté; ses fleurs sont peintes sur tous les papiers de ces contrées, qu'on apporte en Europe. Il n'y a pas bien long tems qu'elle est cultivée en France ; elle ne l'étoit pas encore à Kew an 1789. On ne sauroit trop multiplier ce superbe arbuste, qui fait un des plus beaux ornemens des jardins et qui a l'avantage de conserver ses fleurs pendant 2 ou 3 mois et d'en avoir une longue succession; il ne leur manque que l'odeur ; elles n'en ont point du tout.

M. Dumont Courset dit s'être un peu étendu sur cet article, avec d'autant plus de raison que suivant lui, il n'existe aucune bonne description de cette plante intéressante.



MÉMOIRE
SUR
LE CESTREAU,

SUR les trois différentes espèces de ce genre, connues sous les noms de GALANDS DE JOUR, DU SOIR ET DE LA NUIT.

SI le Cestreau ne l'emporte pas sur l'Hortensia par ses fleurs, il lui dispute l'honneur par son odeur suave, qui se fait sentir pendant les différens tems de la journée, suivant l'espèce.

Le caractère du genre du Cestreau, *Cestrum*, est d'avoir le périanthe du calice monophile, tubuleux, cylindrique, obtus, très-court, à bord fendu en cinq, droit, fané; la corolle est monopétale, infundibuliforme; le tube est cylindrique, très-long, menu; la bouche est ronde; le lymbe est plane, plié, fendu en cinq; les découpures sont ovales, égales; les filamens des étamines sont au nombre de cinq, filiformes, attachés longitudinalement au tube, ayant intérieurement au milieu une petite dent; les anthères sont rondes, tétragonales, placées entre l'embouchure; le germe du pystil est cylindrique, ovale, de la longueur du calice; le style est filiforme, de la longueur des étamines; le stygmate est un peu épais, obtus, à peine échancré; le péricarpe est une baie ovale, à une loge, oblongue; les semences sont nombreuses. Ce genre ne diffère du *Lycium* que par sa baie à une loge; il fait partie de la cinquième classe de Linnée, qui comprend les fleurs pentandriques monoginiques, de l'appendix

de Tournefort, destiné aux jasminoïdes, et de la huitième classe du Système naturel, ordre 8, famille des Solanées. La forme de la corolle et la structure de l'embrion, paroissent devoir rapprocher le Cestreau des jasminées. Les Grecs donnoient autrefois le nom de *Cestrum* à la bétoine : on en distingue principalement trois espèces, qu'on cultive dans les jardins des curieux.

La première espèce est le Cestreau de nuit, la Dame de nuit, *Cestrnm nocturnum*, *Cestrum floribus pedunculatis. Linn. spec. plant.* 277. Suivant le Père Feuillée, les tiges de cet arbrisseau s'élèvent à la hauteur de 7 à 8 pieds, se divisent et se subdivisent en branches; ses feuilles sont alternes, de la grandeur et de la figure de celles de l'adathoda, vert gai, et rendent une odeur désagréable, lorsqu'on les presse ave les mains; les fleurs naissent en espèce de toupet à l'extrémité des branches; leur calice est un tuyau en gobelet à 5 pointes, du fond duquel s'élève une fleur d'un blanc sale, semblable à celle du jasmin; le pystil devient un fruit ovale, qui noircit dans sa matûrité, long de six lignes, et qui renferme 5 à 6 semences coniques; le suc de ce fruit est d'un beau violet : cet arbrisseau est représenté dans le T. 2 du Voyage du P. Feuillée, au Pérou, *pl.* 32, *fig.* 1, dans l'*Hist. de la Jamaïque*, par Sloane, T. 2, *pl.* 204 *fig.* 2, et dans le *Dillenii hortus Eltham.*; pl. 153, fig. 185. Il croît naturellement à la Jamaïque et au Chily. Sa fleur est très-odoriférante pendant la nuit, mais son fruit est regardé comme un poison. On peut se servir très-avantageusement de son suc pour dessiner.

La deuxième espèce est la Dame du soir, *Cestrum vespertinum*, *Cestrum floribus lateralibus suspicatis, foliis ellipticis. Linn. syst. veget. edit.* 13, *Murray*, *pl.* 32. Cet arbre a 2 toises de haut; ses rameaux sont cylindriques, cotonneux, salis; ses feuilles sont alternes, à court pétiole, ellyptiques, deux fois plus

longues que larges, aiguës, très-entières, vertes de chaque côté, à veines transversales au-dessous, presque paralelles, convexes; les épis sont axillaires, courts, un peu pédonculés; les fleurs sont depuis 6 jusqu'à 9, alternes, divergentes, sessiles, serrées, distinctes par une bractée ovale, oblongues, deux fois plus longues que le calice; le calice des fleurs est petit, ovale; la corolle est plus longue que l'épi, verte; le tube est filiforme; le lymbe s'ouvre et se partage en cinq; les découpures sont en forme de lance, aiguës, trois fois plus courtes que le tube, égales, d'un vert blanchâtre; les étamines et le pystil sont de la longueur de la bouche; il croît naturellement dans l'Amérique.

La troisième espèce est la Dame du jour, la belle du jour, *Cestrum diurnum*, *Cestrum floribus sessilibus. Linn. spec. pl.* 277. Cet arbrisseau est haut, dit le P. Feuillée, de 2 toises, son tronc a 5 ou 6 pouces de diamêtre, il se divise vers le bas en branches subdivisées en plusieurs autres plus petites, d'où partent les feuilles, qui ont jusqu'à 6 pouces de longueur, sur 2 ou 3 pouces de largeur, terminées en pointes fort aiguës, traversées dans leur longueur d'une côte arrondie, au-dessus et au-dessous des feuilles, qui donnent des nervures étendues sur tout le plan des feuilles, jusques vers les bords, subdivisées en d'autres plus petites, qui forment entr'elles une espèce de réseau; les feuilles ressemblent assez à celles de la Belladone; elles sont soutenues par une queue longue de 8 à 10 lignes, à la base de laquelle naissent deux petites feuilles, en manière d'oreilles; toutes les feuilles, tant les grandes que les petites, ont leur dessus d'un vert gai, lisse, et le dessous est vert blanchâtre. Des aisseles des feuilles supérieures partent des pédicules communs, divisés en plusieurs autres plus petits, qui soutiennent chacun un calice découpé sur les bords en quatre pointes, du fond duquel s'élève une fleur

blanche semblable à celle du jasmin ; le pystil devient un fruit charnu, ovale, épais d'environ deux lignes, rempli de graines pointues par un bout et arrondies par l'autre, un peu applaties, de couleur de café. Elles n'ont qu'une ligne de longueur, sur deux tiers de ligne de largeur.

Cet arbrisseau est très-odorant pendant le jour, et mérite l'attention des fleuristes ; il est représenté dans le Voyage du P. Feuillée, T. 2, pl. 20, fig. 3, et dans le *Dillenii hortus Eltham. pl.* 144, *fig.* 185. Il croît naturellement au Chily et à la Havane.

Quand les habitans du Pérou se trouvent atteints des fièvres, ils font bouillir de l'eau dans laquelle ils mettent infuser quelques unes des feuilles de cet arbrisseau ; ils exposent ensuite cette infusion au serein ; ils la donnent après à boire au malade.

Les 2e et 3e espèces fleurissent pour l'ordinaire en France tous les ans : comme elles croissent toutes les trois dans des pays très-chauds, on ne peut les conserver dans ces climats sans une chaleur artificielle ; on les placera par-conséquent dans une serre chaude, principalement pendant l'hiver : la première et la troisième espèces sont moins délicates que la deuxième : Miller dit les avoir conservées pendant l'hiver, sans beaucoup de chaleur. En été il les plaçoit en plein air, quoique néanmoins à bonne exposition, au moyen de quoi ces arbrisseaux fleurissoient et se portoient beaucoup mieux que lorsqu'on les plaçoit à une chaleur plus forte ; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu les conserver l'hiver dans une serre sans feu ; elles y périssent ordinairement sur la fin de janvier ; la deuxième espèce demande une plus grande chaleur, lorsqu'elle est jeune ; il faut par-conséquent l'enfoncer dans une couche de tan, et dans la serre chaude, sans quoi elle perdroit ses feuilles en hiver ; mais au bout de 3 ou 4 ans, on peut la traiter comme les deux autres, pourvu qu'on l'habitue insensiblement au froid.

On

On multiplie ces arbrisseaux par semences ou par boutures : ceux qui viennent par semences sont toujours plus vigoureux et plus forts, mais ils produisent rarement des semences en France. On pratique par préférence l'autre méthode ; le meilleur tems pour faire les boutures est sur la fin de mai ; on les coupe de la longueur d'environ 4 pouces ; on en peut faire environ 4 à 5 dans un petit pot ; elles y réussissent même mieux que dans un grand ; la terre où on les plante, doit être fraîche et légère, sans être trop chargée de fumier. Ces boutures ainsi plantées, on presse bien la terre autour de chacune d'elles, et on les arrose, après quoi on enterre les pots dans une couche modérément chaude de tan, on aura l'attention de les garantir tous les jours du soleil ; on leur donne en outre de l'air dans les tems chauds, et on les arrose deux ou trois fois la semaine : en observant toutes ces précautions, il ne faut aux boutures que cinq ou six semaines pour prendre racine ; on les expose pour lors au soleil par degrés, lors qu'elles commencent a pousser ; on leur donne beaucoup d'air frais, pour les empêcher de s'épuiser de foiblesse ; on les arrose plus souvent, mais peu à chaque fois, parce que leurs fibres tendres ne peuvent supporter une trop grande humidité. Lorsqu'elles ont poussé assez de racines, on les ôte du pot, et on les plante chacune séparement dans un autre pot, on les arrose pour fixer la terre autour des racines, et on enterre les pots de nouveau dans une couche de tan ; si quelques unes de leurs feuilles penchent un peu, on aura soin de les garantir pendant quelques jours du soleil, jusqu'à ce que ces arbrisseaux soient bien repris ; on leur donne de l'air suffisamment dans les tems chauds, pour qu'ils puissent se fortifier pour l'hiver ; on les arrose fréquemment en été, pour faciliter leur accroissement ; on asperge de tems en tems leurs feuilles, avec de l'eau, mais il faut éviter néanmoins de trop

mouiller les racines : en automne on les met dans une serre chaude, dans une couche de tan, et en hiver on ne les arrose que très-peu. Le second hiver, les espèces les moins délicates n'exigent pas tant de précautions.

Si on est parvenu à se procurer des graines des pays où ces arbrisseaux croissent naturellement, on sème ces graines, aussitôt après leur arrivée, dans des petits pots pleins de la même terre que pour les boutures ; on enterre ces pots dans une couche modérément chaude de tan, et on leur donne de tems-en-tems un peu d'eau. Souvent ces graines lèvent la premiere année, mais le plus souvent elles restent en terre jusqu'au printemps suivant, par conséquent, quand les graines n'ont pas levé cinq ou six semaines après qu'elles ont été semées, il ne faut plus alors s'attendre à les voir lever dans cette saison : dans ce cas, on enfoncera les pots dans une couche de tan, dans une serre chaude; on les y laissera jusqu'au printemps suivant, en les arrosant comme les autres pots, et en les garantissant du soleil. L'hiver passé, on change ces pots de couche et on les enfonce dans une autre couche aussi de tan, et nouvellement faite. Les semences lèvent pour lors en très-peu de tems, pourvu qu'elles soient bonnes. Lorsque les arbrisseaux qui en proviennent, sont assez forts pour être transplantés, on les met chacun dans un pot séparé, et on les gouverne de même que les boutures après leur transplantation. Ces arbrisseaux méritent bien d'être ainsi cultivés, par rapport au parfum qu'ils répandent pendant toute la journée et toute la nuit, suivant les différentes espèces; d'ailleurs ses fleurs qui ressemblent à-peu-près à celles du jasmin, ne sont pas à négliger. Feu M. Lemonier, botaniste, cultivoit cette plante dans ses jardins de Montreuil, près Versailles ; ils y figuroient de la manière la plus agréable.

L'Héritier a joint à ce genre trois nouvelles espèces de Cestreau ; il nomme la première Cestreau à feuilles de laurier, *Cestrum laurifolium*. Ses filamens sont dentelés ou nus ; ses feuilles sont ellyptiques, coriacées, très luisantes ; ses pédoncules sont plus courts que le pétiole ; il l'a représenté dans son quatrième Fascicule des plantes nouvelles, pl. 34.

La seconde espèce est le Cestreau oreillé, *Cestrum auriculatum*. Les filamens de cette espèce sont sans dents ; ses stipules sont en forme de lune. Cette espèce est représentée dans le même Fascicule du même auteur, pl. 35.

La troisième espèce est le Cestreau parqui, *Cestrum parqui*. Ses filamens sont dentelés, ou nus ; sa tige porte une fleur paniculée ; ses stipules sont linéaires. Elle est représentée dans la planche 36 du même Fascicule des plantes nouvelles, par l'Héritier. Ne seroit-ce pas une variété du Cestreau de nuit ? Linnée fils, dans son Supplément, rapporte aussi une nouvelle espèce de ce genre, qu'il nomme *Cestrum tomentosum*, le Cestreau cotonneux. Les fleurs sont serrées, sessiles, terminales ; son calice, ses feuilles et rameaux sont cotonneux.

Swarts, dans ses nouveaux genres et espèces, décrit encore une espèce nouvelle de ce genre, c'est le Cestreau hèrissé, *Cestrum hirtum*. Ses fleurs sont en épis, axillaires ; ses feuilles sont serrées, ovales, aiguës, hérissées en-dessous, de même que ses petits rameaux. Dans les Mémoires de l'Académie de Manheim, il est fait mention d'une autre espèce qu'on nomme Cestreau puant, *Cestrum fœtidum*. Son corymbe est sessile, feuillé et terminé par un petit rameau.

Gmelin prétend qu'on pourroit même réunir à ce genre, l'arbre à poison de Macassar, *arbor toxicaria Macassariensis*. Comme nous ne connoissons pas cet arbre suffisamment, nous nous garderons bien de nous décider à son sujet ; probablement que cet arbre est l'Ipo, le Bohon upas.

De tous les végétaux il n'y en a aucun dont le poison soit aussi violent que celui de l'arbre dont nous allons donner la description, quoiqu'imparfaite, d'après Rumphe, qui n'a jamais pu s'en procurer des fleurs, mais que Gmelin place néanmoins parmi les différentes espèces de Gestreau; on en distingue deux espèces, le mâle et la femelle; le tronc de l'arbre femelle est gros; son écorce est raboteuse, crevassée et d'un cendré obscur; ses branches sont très-étendues et forment une belle tête, a l'instar du Manga: le tronc et les gros rameaux sont en quelque façon divisés en articulations incomplettes, et fort distants les uns des autres; le bois est jaune, solide et tacheté de noir; les feuilles sont sessiles, alternes, minces, flasques, longues de 6 à 7 pouces, larges de 3 ou 4 travers de doigts et se terminent en pointe, vers leur sommet. Le fruit qu'on a pu se procurer de cet arbre étoit très-sec et très-dur, aussi il y avoit plus de 4 ans qu'il avoit été cueilli; il étoit d'un brun obscur, assez semblable à une noix de galle; son écaille extérieure étoit tellement attachée à la substance intérieure, qu'il n'étoit pas possible de l'en detacher, et cette substance intérieure étoit dure comme de la corne, ce n'est que par force qu'on pouvoit la casser. Cet arbre est représenté dans notre grande *Collection d'Histoire naturelle*, partie des planches; il s'appelle en latin, *Ipo*, *arbor toxicaria*, *Rumphii. Arbor toxicaria Macassariensis*; en hollandois, *Macasseres gift boom*, seu *Spoltæn boon*; chez les Malaïs, *Caju upas.*

Personne ne peut approcher de cet arbre, sans avoir la tête et les épaules couvertes de linges, de peur qu'il n'en découle quelques gouttes d'eau, qui à l'instant même occasionneroient l'enflure de tout le corps. On prétend qu'il ne croît aucune plante, même des graminées, sous cet arbre. Pour en tirer le suc, on se sert du roseau qu'on nomme *bambou*; on le coupe supérieurement en pointe, et on fiche cette

pointe dans le tronc de l'arbre; il en distille un suc couleur de sang, qui s'épaissit bien vite et devient d'un brun obscur. Ce suc concret est le poison de l'Ipo femelle, mais il est bien moins actif que celui du mâle; il n'est pas même mortel pour l'homme, aussi ne l'emploie-t-on seul que pour la chasse des bêtes sauvages, et lors qu'on veut s'en servir pour la guerre, on le mêle avec le suc du mâle, afin d'en augmenter l'activité. On le nomme à Macassar *pacaria sama jang*; chez les Malaïs *maccon cawul*, et en général *upas* et *ipo*. Dans l'île Célèbe, l'*ipo mâle* a une tronc plus gros que l'*ipo* femelle; sa tête est moins branchue et a moins d'étendue; ses gros rameaux sont pareillement divisés en articulations; ses feuilles sont alternes et ont un pétiole si court, qu'on diroit qu'elles sont sessiles; elles sont plus petites et plus fermes que celles de l'*ipo* femelle; elles ont 5 à 6 pouces de longueur, sur 3 ou 4 doigts de largeur; elles sont lanugineuses en-dessous, et conservent long tems leur verdure, quoique seches. On ignore jusqu'à present si cetre espèce donne du fruit, dumoins personne ne lui en a point vu; on ne connoît pas non-plus ses fleurs. Aucune plante ne croît sous cet arbre, même à la portée d'un fusil: la terre des environs est stérile, jaunâtre et comme brûlée; on ne trouve aux environs que des plumes d'oiseaux, qui ont sans doute péri aussitôt qu'ils ont passé au-dessus de cet arbre, ou qu'ils se sont perchés sur ses branches. Aucun homme n'en peut approcher, qu'il n'ait les bras, les pieds et la tête enveloppés de linge, sinon il ressent un vif chatouillement dans les membres, qui ne tardent pas à se roidir, et à perdre ensuite tout sentiment. S'il tomboit de ses feuilles quelques gouttes d'eau sur un homme, il s'enfleroit aussitôt, et si on restoit seulement un moment la tête découverte sous cet arbre, tous les cheveux tomberoient à l'instant. On peut dire avec raison, que la mort a fixé son sé-

jour dans ses environs ; on n'y rencontre aucune couleuvre vivante, sinon un serpent cornu, dont les yeux étincellent pendant la nuit comme du feu : on appelle, à Macassar, ce serpent *ular balu* ; il approche souvent des habitations des hommes et comme il est extrêmement veneneux, on ne peut le tuer que de fort loin.

Le suc concret de l'Ipo mâle, est beaucoup plus veneneux que celui de l'Ipo femelle ; dès qu'on est blessé avec un instrument qui en a été imbibé, il fait mourir à l'instant ; il est aussi plus noir ; il est en tout semblable à de la poix ordinaire ; il est cassant et luisant ; il se liquefie par la chaleur du feu ; on le nomme chez les Malaïs *upas radja djato metti*, et à Macassar, *hyso maltar joë*. L'arbre dont on le tire, croît communément dans l'île de Célèbe, située dans les mers du sud, très-avant dans les terres. Ceux qui en font la récolte, sont appellés Teragias par les Macassars, espèce de mahometans civilisés, ainsi nommès de la partie de l'île, qui porte ce nom. Ceux-ci commercent avec les premiers, qui leur apportent ce suc concret. Les naturels du pays ont toujours coutume de s'en munir, lorsqu'ils vont en voyage ; ils se pourvoient à cet effet d'une espèce de sarbacanne, qui est d'un bois rouge et dur, en tout semblable à celui de Brésil, qui se nomme *sampitan* ; une des exrêmités de la sarbacanne est armée d'une large lame de fer ; ils font ensuite un petit trait d'un pied ou 12 pouces de long, très-droit, et un peu plus gros qu'un épi de blé ordinaire ; ils font entrer l'un des bouts de ce trait dans un morceau arrondi, d'un bois blanc, léger et tendre, semblable au liége ; Ce morceau de bois est de la longueur du petit doigt ; on a soin qu'il remplisse si exactement la sarbacanne, que quand on y souffle, tout le vent se porte contre le bois et par ce moyen le trait peut être poussé avec plus de force ; à l'autre extrêmité du trait, ils attachent un petit

hameçon fait exprès, qui est pour l'ordinaire la dent d'un poisson, ou bien ils font une lance de bois, de la grosseur de la pointe du trait, longue à-peu-près d'un pouce, après quoi ils font au bout du trait une petite entaille, dans laquelle ils introduisent la lance de bois, qui est enduite du poison, préparé de la manière suivante.

Les Teragias, quand ils recueillent ce poison, ont toujours soin de ne pas s'exposer au vent qui vient de l'arbre; quand ils en ont fait la récolte, ils le mettent dans des cannes creuses, et le portent ainsi à Macassar. Les rois et les personnes de qualité choisissent tout ce qui s'y trouve de meilleur; ils le font dissoudre et en mettent l'épaisseur d'un pouce au bout d'un bâton; ils l'enveloppent ensuite et le lient avec des feuilles de plantain et des cordons, afin d'empêcher que l'eau n'y tombe, après quoi ils les mettent dans un endroit fermé et chaud, mais qui ne le soit pas trop. Ce poison se garde ainsi 2 ou 3 ans, sans rien perdre de sa force, pourvu néanmoins que de tems à autre, on ait soin de le découvrir, de l'essuyer et de le remettre dans son enveloppe, et sur-tout qu'on n'apporte pas quelques crabes en vie, ou bouillis vivans dans la maison où l'on garde ce poison, de même que toutes sortes de coquillages, car on assure que cela suffiroit pour lui faire perdre sa qualité.

Quand on veut s'en servir, on prend un morceau d'écaille bien polie et un morceau de bois plat et uni par le bout; on prend aussi un peu de racine verte de lampoëjang, qui se nomme à Macassar *lampoëmi* et *allia paya*, c'est-à-dire, gingembre amer; on la rape et par le moyen d'un peu d'eau, dans laquelle on delaye cette racine rapée, on en exprime le suc dans une assiette de porcelaine, après quoi avec un couteau on gratte un peu de poison sur l'écaille, on trempe le bout du bâton dans la liqueur ci-dessus et on dissout ainsi le poi-

son, jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'un syrop ; on enduit ensuite l'hameçon ou la lance de bois qui est au bas du trait ; dans ce dernier cas, on l'expose au soleil sur des bâtons, jusqu'à ce que la chaleur l'ait durci parfaitement, ce qui se fait pour l'ordinaire en moins de 2 heures ; on met pour lors ces traits dans des sarbacannes fermées exactement ; ils peuvent garder leur qualité veneneuse pendant un mois, mais au bout de ce tems, le poison perd toute son activité ; c'est peut - être là la raison pour laquelle les traits qu'on apporte de ce pays en France, ayant perdu toute leur force, ne produisent aucun effet. Les habitans du pays mettent dessous leurs lits les traits empoisonnés, ayant peur de les suspendre au-dessus de leurs têtes, pour éviter tout danger.

Rumphe rapporte, que quand on veut rendre le venin plus actif, aussitôt la récolte faite, on coupe l'arbre avec de longues scies : on est dans le préjugé dans ce pays, que quand l'arbre est mort, tous ceux qui ont été blessés avec des instrumens enduits de son suc, ne peuvent en rechapper, et qu'au contraire, si l'arbre vit, le venin perd insensiblement de son activité. Un pareil suc est destiné pour les grands, car probablement il doit être rare ; et en effet, si on coupoit annuellement tous les arbres, dont on a tiré le suc, le nombre en diminueroit bien vite. Plus l'incision qu'on fait à l'arbre est prés de la racine, plus le suc est veneneux. On décide de sa bonté, ou pour mieux dire, de son efficacité, par l'infusion qu'on en fait avec le suc du lampoëjang : quand il n'entre pas pour lors en effervecense, c'est une preuve qu'il est trop exalté. On prétend, mais sans aucun fondement, qu'on mêle avec ce venin du flux menstruel, et c'est la raison, dit - on, pour laquelle les femmes du Macassar portent des espèces de bractées, dans lesquelles elles le ramassent, pour le donner aux dépositaires du venin, mais cela paroît apocriphe.

L'Ipo n'est pas mortel, tant et si long tems qu'il n'est pas mêlangé avec le suc du lampoëjang. On prétend même que sans lui il ne se durciroit point; il sert même d'antidote, lorsqu'il est sans mêlange, contre les blessures des poisons veneneux et les morsures des millepieds; on l'applique pourlors en emplâtre sur la playe et aussitôt la douleur cesse. On se guérit d'ulcères et de galle, en prenant intérieurement une pilule d'Ipo, mèlangée avec la partie charnue du fruit du musa; il entraîne alors tout ce qui est impur dans les intestins; on peut même par une préparation particulière, par le moyen de l'Ipo, tuer les bêtes sauvages, même les cerfs, sans que leur chair puisse nuire en aliment: on choisit pour cet effet l'espèce d'Ipo le plus faible, on le mèle avec le suc de l'herbe connue sous le nom de *rami*. Les bêtes sauvages, qui setrouvent blessées avec un instrument qui en est enduit, crienr fortement, on a par conséquent la facilité de les poursuivre et de savoir où elles se retirent. Cependant le venin ainsi préparé ne laisse pas d'occasionner dans l'homme une grande douleur; son corps commence par être agité vivement, ses yeux se tournent et l'écume sort de sa bouche. Ceux qui sont blessés par l'Ipo le plus foible, ressentent seulement quelque feu dans le corps et un vertige à la tête, mais ils n'ont pas à craindre la mort, pourvu qu'on leur donne des antidotes appropriés.

Dans les premieres guerres d'Amboine, les soldats n'avoient point d'autre spécifique contre ce poison, que d'avaler de l'excrément humain, ils vomissoient, et par le moyen du vomissement, l'activité du vénin disparoissoit: depuis on a appris des Macassars des antidotes moins dégoûtans et moins rebutans.

Le premier est la racine que Rumphe nomme *radix toxicaria*; c'est une espèce d'ail marin ou de moly des Indes; on en mâche les racines blanches,

on en avale le suc, le reste s'applique sur la blessure; il s'ensuit pour lors un vomissement considérable, qui expulse du corps la matière veneneuse, mais si le vomissement ne survient pas, il en faut augmenter la dose, car il est absolument nécessaire.

Le second est le mélon potiron; on fait distiller sur la blessure du jus qui sort spontanément de ce fruit, et on en mange en même tems une petite partie; ce fruit possede une vertu particuliere d'arrêter l'effet du poison, en diminuant la grande effervescence du sang.

Le troîsieme est l'écorce du *varinga* à larges feuilles, bouillie et appliquée sur la blessure.

Le quatrieme est l'écorce de la tige du *blin*, qu'on applique sur la blessure.

Le cinquieme sont les parties fibreuses de la racine du *varinga*, à feuilles étroites; on les broye et on les prend intérieurement; on les applique aussi exrérieurement.

Le sixieme sont les pétioles et les racines de l'*Ameria* des Indes, ou du *Parari*, qu'on broye et qu'on applique sur le mal.

Le septieme et le plus efficace de tous, c'est le *Poële*, arbre laiteux, que les Macassars nomment *Rita*; on prend les pétioles des feuilles qui sont un peu pointues; on attache un fil aux pétioles, on fait entrer leurs pointes dans la blessure faite par le trait empoisonné; elles en sucent le venin, après quoi on les retire par le moyen du fil.

Le huitieme a beaucoup de rapport avec le précédent: on prend des petits morceaux de traits marins, que les Macassars nomment *Pana docki*; on y attache un fil de même qu'aux pétioles des feuilles du *Poële*, on les insinue ensuite dans la blessure, et on en tire par-là tout le venin.

Il est à observer que l'arbre *Poële* a une si grande antipathie contre le poison de l'Ipo, que si on en suspend seulement un petit rameau, ou les feuil-

les au-dessus de ce venin, où même dans l'endroit où on le conserve, à l'instant l'Ipo perd entièrement sa qualité nuisble. Mais quand le blessé est guéri, il doit avoir la précaution de ne rien manger ni boire, où il puisse se trouver du *lampoëjang*, même pendant le reste de ses jours, car pour lors le poison reprend toute son activité; aussi a-t-on vu des personnes qui s'en trouvoient guéries, mourir au bout de 3 ou 4 ans de l'effet de leurs blessures; il doit aussi s'abstenir pendant 2 ou 3 mois, de tout commerce avec les femmes et éviter les liqueurs echauffantes.

Tant et si long tems que l'Ipo ne pénétre pas dans la masse du sang, par quelque blessure, ou incision, il n'est pas nuisible; mais on prétend que d'en manier trop souvent il rend les hommes impuissans; aussi quand il faut le netoyer, ce qui se fait ordinairement toutes les trois semaines; on confère cet emploi à des femmes.

L'*upas radja*, qui est l'*Ipo* le plus violent, lorsqu'il est une fois insinué dans le sang, est presque toujours mortel; il tue souvent dans moins d'un quart d'heure.

Pour expérimenter la violence de ce poison, les rois de Macassar ont fait blesser, avec des traits, qui en étoient empoisonnés, le pouce du pied ou de la main d'un criminel: on a coupé à l'instant l'endroit blessé; on a fait ensuite des ligatures, mais le venin étoit si actif, qu'il étoit déja dispersé dans tous les vaisseaux sanguins et que le criminel ne tarda pas de mourir.

Je ne puis mieux finir cette notice, qu'en rapportant ici de nouvelles observations en forme de lettre, faites par un ancien chirurgien, au service, de la compagnie des Indes Hollandoises, sur un arbre poison de l'île de Java, qu'il nomme *Bohon upas*, et qui ne peut être que l'*arbor toxicoria*, ou l'*Ipo*, dont nous venons de parler. Voici comme il s'exprime à son sujet.

„ Le Bohon upas croît dans l'île de Java, à environ 7 lieues de Batavia, à 14 de Sura-Charta, séjour de l'empéreur; cet endroit est entouré de collines et de hautes montagnes; les champs qui l'environnent, à 10 ou 12 milles de distance, sont absolument stériles; j'en ai fait le tour à 8 milles de distance du centre, ou à-peu-près, et l'aspect des campagnes m'a paru également effrayant. Un prêtre Malay, que l'empéreur a placé exprès, habite dans l'endroit de la montagne où le chemin est le plus facile: c'est de chez lui que les criminels partent pour aller chercher le poison dans lequel on trempe les pointes de toutes les armes guerrieres. Ce poison est fort cher, et rapporte à l'empéreur un revenu considérable ".

„ C'est une gomme qui coule de l'écorce, ou du bois même, les criminels condamnés à mort, sont les seuls qui l'aillent recueillir. Après que leur sentence leur a été prononcée, ils peuvent choisir, ou de périr par la main du bourreau, ou de tenter de rapporter une boîte du poison de l'Upas: ils acceptent ordinairement la derniere proposition; outre l'espèce d'espérance qu'ils ont de sauver leur vie, ils sont sûrs, s'ils reviennent, d'être toujours nourris aux dépens de l'empéreur; ils peuvent aussi lui demander une grace, que souvent il leur accorde. On leur donne une boîte d'argent ou d'écaille de tortue et on les instruit de la manière dont ils doivent se conduire dans cette dangereuse expédition; on leur recommande d'aller avec la plus grande vitesse, et de saisir le tems ou le vent chasse devant eux les émanations de l'arbre; on les envoie ensuite à la maison du prêtre, où leurs parens et leurs amis les accompagnent; ils y demeurent pour l'ordinaire quelques jours, en attendant le vent favorable. Pendant ce tems, le prêtre les prépare à tout événement, par des prieres ".

„ Au moment du départ, il leur couvre la tête

d'un bonnet de peau, qui leur descend jusqu'à la poitrine; ce bonnet a des yeux de verre : il leur donne aussi des gants de peau ; ensuite il les accompagne jusqu'à la distance de deux milles, avec leurs parens et leurs amis, leur repète ses instructions ; leur indique où ils trouveront ces arbres; il leur montre une colline qu'ils doivent monter : derrière cette colline est un ruisseau, dont le cours doit les conduire directement jusqu'aux Upas; ils se disent enfin, adieu, et ces malheureux partent rapidement, pendant qu'on prie Dieu et Mahomet pour leur retour ».

» Ce bon prêtre Massay dit que depuis près de 30 ans qu'il habitoit ce lieu sauvage, il avoit envoyé environ 300 criminels, et qu'il n'en étoit revenu que 22; il m'en fit voir la liste avec le jour de leur départ, et le détail de leurs crimes; il y joignit celle de ceux qui étoient revenus, et ces listes se trouvoient parfaitement conformes à celle de *Soura - Charta.* J'assistai à quelques unes de ces cérémonies; j'aurois desiré que quelqu'un de ces criminels m'eût apporté un morceau du bois, quelque branche, ou dumoins des feuilles de cet arbre singulier; je leur donnai aussi un cordon de soie, pour en mesurer la grosseur, mais je ne pus me procurer que deux feuilles sèches, qui me furent apportées par le seul que je vis revenir. Tout ce que je pus apprendre sur cet arbre, c'est qu'il croît sur les bords du ruisseau indiqué par le prêtre; qu'il est d'une taille médiocre, entouré de 5 ou 6 petits arbres de son espêce, et qu'on ne voit près de lui aucune plante, aucun arbrisseau; la terre qui le produit est brunâtre, pleine de cailloux, et couverte de débris de cadavres. Je questionnai la vieux prètre Massay, sur l'origine de la découverte de cet arbre, voici ce qu'il me répondit » :

» Il n'y a pas plus de 100 ans que ce pays étoit
» habité par un peuple, qui se livroit aux impure-
» tés de Sodôme et de Gomorrhe; Mahomet ne

„ voulut pas souffrir plus long tems ces mœurs abo-
„ minables, il engagea l'éternel à les punir ; Dieu
„ fit sortir de terre le *Bohon - upas*, qui détruisit les
„ coupables et rendit le pays à jamais inhabitable „.

„ Je n'entreprendrai point de commenter cette opinion, j'observerai seulement que les Malays regardent cet arbre comme l'instrument de la colère du Prophête, et que la mort qu'il procure, passe chez eux pour honorable ; voilà pourquoi les criminels qui vont chercher le poison, sont en général vêtus de leurs plus riches habits „.

„ Il est certain, quoique cela paroisse incroyable, qu'on ne trouve aucune créature vivante, à 5 ou 8 milles de distance de l'arbre „.

„ On assure que les eaux n'y nourrissent aucun poisson ; qu'on n'y trouve ni rats, ni souris, ni vermine ; que les oiseaux qui s'approchent trop près de cet arbre, sont atteints par ses émanations, tombent et périssent : des criminels dans leur retour, en ont vu tomber à leurs pieds, et en ont apporté au vieux prêtre Malay „.

„ Je vais rapporter un exemple qui met ce fait hors de doute, qui arriva pendant mon séjour à Java „.

„ En 1775, quelques sujets du Morray, prince souverain, dont la dignité est presqu'égale à celle de l'empéreur, se révoltèrent et refuserent de payer la taxe qu'il leur imposoit ; il envoya des troupes pour disperser les rebelles et les chasser de ses états avec leurs familles ; ils furent obligés de quitter leur patrie, au nombre de 1600 ; l'empéreur et le sultan refuserent de les proteger, parce qu'ils étoient rebelles, et de peur de déplaire au Morray, leur voisin. Ces infortunés n'eurent d'autre ressource, que de se retirer dans les lieux inhabités, qui entourent le *Bohon - upas* ; ils demanderent à l'empéreur la permission de s'y fixer, il le leur accorda, sous condition qu'ils ne se fixeroient pas à une distance

plus éloignée de l'arbre, que celle de douze ou quatorze milles, afin de ne point priver les habitans qui occupoient les terres les plus éloignées, des champs qu'ils avoient cultivés. Ces rebelles furent obligés de se soumettre à cette loi; au bout de 2 mois, leur nombre étoit déja reduit à 300; les chefs de ceux qui restoient furent trouver le Morray, lui conterent leurs pertes et demanderent leur pardon; il les reçut comme ses sujets. J'eus occasion de voir après leur retour, quelques uns de ceux qui avoient survecu, ils me paroissoient atteints d'un mal particulier; leur teint ètoit pâle, et d'après le recit qu'ils me firent de la mort de leurs compagnons et des circonstances qui l'avoient accompagnée, je fus pleinement convaincu qu'ils avoient été les victimes de ce poison ».

» Ces violens effets à une si grande distance de l'arbre, paroissent surprenans et incroyables, surtout quand on considère qu'il est possible que quelques uns de ceux qui l'approchent, reviennent vivans. Les observations suivantes ont en grande partie diminué mon étonnement; j'ai déja dit qu'on instruisoit les criminels a suivre en allant la direction du vent et a revenir contre cette même direction. Quand le vent souffle toujours du même point, pendant le tems nécessaire au coupable, pour faire 30 ou 36 milles, s'il est d'une bonne constitution, il peut survivre au danger; mais le courant des vents n'est pas de longue durée dans ces climats; il n'y a pas des vents de terre reglés; ceux de mer ne s'y font pas sentir, à cause de l'éloignement du lieu, des montagnes et des forêts qui l'entourent ».

» Les vents frais n'y soufflent pas régulièrement, mais communément il n'y règne que des courans d'une bise douce et fraîche, qui passent à travers les gorges des montagnes, aussi est-il très-difficile de determiner de quel point le vent vient réellement; tant il éprouve dans son passage d'obs-

tacles, qui changent sa direction et detruisent ses effets ".

" Je pense donc que les émanations de l'*Upas* ne sont nuisibles à une aussi longue distance, qu'à cause des vents doux, qui n'ont pas la force de dissiper leurs particules. Si les vents hauts y étoient plus fréquens et plus durables, ils pourroient en diminuer la force et même la détruire. Le bon prêtre fortifia encore mes conjectures, en m'assurant que le calme étoit toujours plus dangereux; les molecules que l'arbre perd par une transpiration continuelle, se disseminent alors dans l'athmosphére comme les vapeurs putrides d'un amas marecageux ".

Ce chirurgien rapporte ensuite les expériences auxquelles il a assisté et qu'il a faites lui-méme avec la gomme du *Bohon-Upas*.

" J'assistai, dit-il, au mois de février 1776, à *Soura-Charta*, à l'exécution de 13 concubines de l'empéreur; elles étoient convaincues d'infidélité; on les conduisit à onze heures du matin dans la place, vis-à-vis le palais: le juge fit passer dessus leur tête la sentence, qui les condamnoit à mourir par un coup de lancette, empoisonnée avec la gomme de l'*Upas*; on leur présenta ensuite l'alcoran, pour jurer selon l'usage, que les accusations étoient justes, et qu'ainsi le jugement et la sentence étoieut équitables; ce qu'elles firent, en mettant la main droite sur le livre sacré, la main gauche sur leur poitrine, et en levant les yeux vers le ciel; le juge leur donne ensuite l'alcoran à baiser; après cela le bourreau procède à l'exécution de la maniere suivante ".

" On avoit dressé trois poteaux d'environ cinq pieds de haut; on y attacha les coupables, le sein découvert; elles demeurerent quelque tems dans cette situation, en mêlant leurs prieres à celles de ceux qui les accompagnoient, jusqu'à ce que le juge eut donné le signal au bourreau; celui-ci tire une lancette à-peu-près semblable à celle d'un marechal;

il

il piqua avec cet instrument trempé dans la gomme de l'*Upas*, le sein de ces malheureuses ; il les eut percées toutes en 2 minutes ».

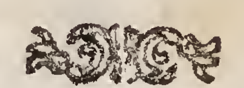
» Je fus singulierement étonné des effets de ce poison ; elles éprouverent un tremblement suivi de convulsions, et expirerent dans une terrible agonie, demandant pardon à Dieu et à Mahomet. Six minutes après l'exécution, aucune d'elles n'existoit ; je vis sur leurs corps des tâches livides ; leur visage étoit enflé, leur teint étoit blanc, leurs yeux étoient jaunes.

J'eus occasion de voir une autre exécution, à *Samarang* : on y fit mourir 7 Malays, de la même maniere et avec le même instrument : j'observai sur eux les mêmes tâches et les mêmes effets du poison. Je voulus alors faire quelques expériences sur des animaux vivans ; je me procurai avec beaucoup de peine, quelques grains de gomme d'*Upas*, que je fis dissoudre dans de l'arack, et j'y trempai une lancette, avec laquelle je fis une incision dans le bas ventre d'un chien ; 3 minutes après, l'animal poussa des cris affreux, en courant d'un bout de la chambre à l'autre ; six minutes après ses forces s'affoiblirent, il tomba et mourut dans des convulsions au bout de douze minutes ; je repetai ces expériences sur deux autres chiens, un chat et un oiseau ; l'action du poison fut toujours aussi vive ; aucun de ces animaux ne survecut plus de 13 minutes à l'opération. Je crus nécessaire d'observer l'effet de ce poison pris intérieurement ; je fis dissoudre un quart de grain de gomme d'*Upas*, dans une demie once d'arack, et je le fis boire à un chien de 7 mois ; 7 minutes après, l'animal eut le délire, tomba, se roula ; je le relevai, mais au bout d'une demie heure il eut des convulsions et mourut ; je l'ouvris et lui trouvai l'estomac enflammé ; quelques parties des intestins l'étoient aussi, mais pas autant que ce viscère, où il y avoit un peu de sang coagulé : je ne pus découvrir d'où il étoit sorti. Je supposai qu'il

avoit été exprimé des poumons, pendant les efforts de l'animal pour vomir ».

» J'ai conclu de ces expériences, ajoute M. Foersech, ancien chirurgien, ci-dessus cité, que la gomme de l'Upas est le plus terrible de tous les poisons tirés du règne végétal, et je crois qu'il contribue beaucoup à l'insalubrité de l'isle; il sert aussi journellement à detruire les naturels et les européens; tout homme d'un rang distingué, porte une dague ou autre arme empoisonnée. Dans les tems de guerre, les Malays s'en servent pour empoisonner les eaux; cette ruse barbare fit périr dans la derniere guerre, la moitié de l'armée hollandoise. Depuis ce tems les hollandois ont coutume de garder des poissons dans les eaux qu'ils boivent. On place près des reservoirs des sentinelles qui les gardent et observent si ces animaux ne sont pas morts. Lorsqu'un corps de troupes parcourt le pays, il emporte toujours avec lui des poissons vivans, pour essayer les eaux, avant de les boire, et ce n'est qu'ainsi qu'ils ont pu prévenir leur entiere destruction ».

Il paroît par ces observations rapportées dans le voyage de Foersech, que l'Ipo ne produit pas des effets aussi violens, ni aussi terribles que le Bohon-Upas; cependant en examinant attentivement les propriétés de l'un et de l'autre, il est probable que les deux arbres d'où on les tire, ne diffèrent en rien, et qu'on peut les rapporter tous les deux à l'*Arbor toxicaria*, *seu Ipo* de Rumphe; peut-être que le plus ou le moins d'activité du poison provient de la différence du terrein et du climat, où l'un et l'autre croissent.



MÉMOIRE

SUR

LA LAGERSTROEM,

UNE des plus belles plantes de la Chine.

LE caractère de ce genre *Lagerstroemia*, *Linn.* est d'avoir le périanthe du calice monophylle, fendu en six, campanulé, un peu aigû, lisse; les pétales de la corolle sont au nombre de six, ovales, obtus, crêpus, ondulés, repliés, â onglets filiformes, plus longs que le calice, inserés au receptacle; les filamens des étamines sont nombreux, filiformes, plus longs que le calice, dont six extérieurs, deux fois plus gros, plus longs que les pétales; les anthères sont ovales, s'appuyant; le germe du pystil est globuleux; le style est filiforme, de la longueur des étamines les plus grandes; le stigmate est simple. Ce genre fait partie de la treizième classe du systême de Linnée, qui comprend les plantes polyandriques monogyniques. Cet auteur n'en admet qu'une espèce: cette espèce est la Lagerstroëm des Indes, *Lagerstroemia Indica*, *Linn. syst. plant. edit. Reich, tom. II, pl.* 588. Cet arbre est de la grandeur d'un grénadier; ses feuilles sont opposées, quelque fois alternes, sessiles, oblongues, très-eutières, glabres; les floréales sont rondes; le bouquet de fleurs est terminal, lâche, à pétits pédicules fendus en 3, ou à 3 fleurs; celles-ci sont incarnâtes, ayant les pétales à onglets longs, au nombre de six, crêpus comme le mèsentère. Cet arbre est représenté dant notre *grande collection d'Histoire Naturelle*, *partie des*

planche. On le cultive dans les Indes ; il est indigène à la Chine ; il y vient spontanément sur les montagnes, cependant on l'y plante dans les jardins, où auprès des maisons, à cause de la beauté de ses fleurs : en France il demande la serre chaude et la couche de tan, il y fait un très-bon effet ; son bois est dur, mais il se fend facilement d'un seul coup. On a donné à cet arbre, parmi les Botanistes, le nom de *Lagerstroëm*, célèbre Suédois.

MÉMOIRE
SUR
LA FOTHERGILLE.

La Fothergille est un petit arbuste qui n'a été découvert que depuis peu et qui n'avoit point encore été décrit, ni figuré, sinon dans notre *Histoire universelle du règne végétal*, *part.* 2, *cent.* 7, *decad.* 5, *pl.* 1 ; mais la figure n'en étoit pas bonne, nous l'avons faite regraver depuis, dans notre *grande collection d'Histoire naturelle*, *part. des planc.* Ce nouveau genre a été connu pour la première fois dans les jardins du roi d'Angleterre ; le S^r^. Aiton, jardinier de ce monarque, a donné à ce genre le nom de Fothergille, en l'honneur de M. Fothergil, célèbre médecin à Londres ; il en envoya en 1772, un petit plant au jardin de Trianon ; c'est d'après ce plant, que nons l'avons fait dessiner, mais il ne se plaisoit pas dans ce jardin, il y étoit même fort languissant ; nous ne l'avons pas pu faire figurer exactement. Murray, dans sa treizième édition du Systême sexuel, l'appelle *Fothergilla gardeni*, et dans la nouvelle figure que nous en avons donnée,

nous l'avons désignée sous le nom de *Fothergilla alnifolia;* il s'en trouve une variété à feuilles lancéolées, *Fothergilla lanceolata.* Cet arbuste, qui est très-petit, est néanmoins fort joli; il croît naturellement dans la Caroline; il s'élève à la hauteur d'un pied et demi; ses tiges sont rameuses, diffuses et forment quelquefois des touffes étalées et assez garnies; ses rameaux sont cylindriques, alternes, chargés dans leur partie supérieure d'un duvet court, cotonneux et un peu ferrugineux; ses feuilles sont en spatule, rondes, simples, sans aucune dentelure, n'ayant qu'un soupçon de pétiole; celles du bas de la tige sont alternes, et celles du sommet sont opposées; la fleur est au haut de la tige, disposée en forme de tête oblongue, ou pour mieux dire de châton, composée de plusieurs fleurons tous hermaphrodites; chaque fleur est incomplette, et presente, 1.° Un calice monophyle, tres-court, comme tronqué, vélu en dèhors et persistant; 2.° Des étamines sans nombre, leurs filamens sont beaucoup plus longs que le calice, blancs, un peu épaissis vers le sommet; ils sont disposés en éventail, et portent de petites anthères jaunâtres: 3.° Un ovaire; il est supérieur, oval, fendu en deux, vélu, court, chargé de deux styles terminaux, aussi longs que les ètamines, surmontés de stigmates simples.

La capsule du fruit est à deux lobes coniques, et à deux loges, vélue, contenant une semence osseuse dans chaque loge; elle est en tout semblable à celle de l'*hamamelis;* les feuilles sont aussi semblables à celles de l'*hamamelis*, mais plus petites; elles tombent toutes les années. Ce joli arbuste aime une terre légère et fraîche; l'air et l'ombre lui plaisent également; il faut le placer de façon qu'il soit privé du midi et du couchant; exposé au soleil, il ne fait que languir, et la pâleur de son feuillage indique assez son besoin; on le multiplie aisement par marcottes, qu'on fait en juillet; elles seront très-

bien enracinées pour le second automne ; les semences ne lèvent jamais que la seconde année, il faut les semer en avril, dans des caisses remplies de terreau, qu'on mettra le premier hiver sur une couche ou vitrage ; au printemps, on les enfonce dans une couche tempérée et ombragée ; l'année suivante, au mois de mars, on plantera les petits arbrisseaux chacun dans un petit pot, qu'on enterrera près d'un mur, au nord ; un hiver ou deux après cette transplantation, on l'enlevera avec la motte moulée par le pot, pour le placer à demeure. Cet arbrisseau peut - être mis sur un devant, dans les bosquets d'été ; sa belle fleur blanche lui mérite une place dans les jardins.

NOTICE

Sur la Phlomide *queue de lion, Phlomis leonurus.*

Cet arbrisseau croît à la hauteur de plus de six pieds ; ses tiges et ses rameaux sont droits, pubescens dans leur jeunesse, quadrangulaires, à angles arrondis ; ses feuilles sont opposées, lancéolées, pointues, dentées en scie, étroites, un peu vélues, nerveuses en dessous, d'un vert foncé ; ses fleurs sont d'un bel écarlate, longues, étroites, vélues, verticillées le long des tiges et des rameaux ; leurs calices sont décagones, à 10 dents ; leur corolle est oblongue, labiée, la lèvre supérieure est vélue, voûtée, comprimée, recourbée, presque bifide ; l'inférieure est à divisions, dont la moyenne est plus grande et à deux lobes. Cet arbrisseau est originaire du Cap ; il est toujours vert et fleurit depuis

octobre jusqu'en janvier; il est d'orangerie; comme il pousse beaucoup en racines, il faut le dépoter au printemps et le planter dans un vase assez grand, et quand le vase se trouvera trop petit, on le changera, pour en étendre la végétation, et pour empêcher par-là cet arbrisseau de languir: il lui faut donc de la terre en suffisance, pour le faire pousser et fleurir; on l'arrosera aussi souvent pendant le courrant de l'été, et on le placera à une bonne exposition en automne; on le multiplie fort aisement par boutures, qu'on fait au printemps, en pot, sur une couche ombragée; il ne lui faut que très-peu de tems pour s'enraciner. La Phlomide queue de lion est un très-joli arbrisseau; il est du plus bel aspect, sur-tout lorsque toutes ses tiges et ses rameaux sont décorés de leurs verticiles écarlates.

MÉMOIRE

SUR LA CAMELLI,

OU

LA ROSE DU JAPON,

ARBRISSEAU qui mérite d'être cultivé dans nos serres, par la beauté de sa fleur et par ses variétés à fleurs doubles.

L'ARBRISSEAU le plus beau qu'on puisse cultiver pour l'ornement de nos serres est sans contredit la Camelli, ou la rose du Japon; son feuillage est d'un brun lisse et foncé; il fait une opposition

charmante à l'éclat des fleurs qui s'y joignent, et qui en même tems le décorent. Cet arbrisseau a d'ailleurs l'avantage de n'avoir jamais ses feuilles gâtées ou triturées par les insectes, et de donner des fleurs, précisement dans un tems où la nature en est plus avare; il s'en trouve en outre des variétés à fleurs doubles, qui offrent l'aspect le plus riche: c'est de cet arbrisseau charmant dont nous allons entretenir nos lecteurs: on lui a donné à juste titre, dans notre langue, le nom de *rose*, qui est la reine des fleurs, à laquelle il peut le disputer par son éclat.

Le caractère de ce genre est d'avoir le périanthe du calice à plusieurs pieces, obrond, composé d'écailles, disposées en forme de tuiles rangées, obrondes, un peu obtuses, dont les internes sont sensiblement plus grandes, concaves, tombantes; les pétales de la corolle sont au nombre de cinq, ovales, attachés à leur base; les filamens des étamines sont très-nombreux, droits, réunis par le bas en couronne, plus ample que le style, libres supérieurement, plus courts que la corolle; les anthères sont simples; le germe du pystil est rond; le style est en forme d'alène, de la longueur des étamines; le stigmate est aigû, refléchi; la capsule du péricarpe est en forme de toupie, ligneuse, sillonnée: il se trouve dans cette capsule autant de noyaux que de stries, ces noyaux sont ronds, remplis souvent de semences plus petites. Ce genre fait partie de la 24[e] classe de Tournefort, qui comprend les arbres et arbustes à fleurs rosacées, et de la 16[e] de Linnée, destinée aux plantes monadelphiques polyandriques; cet auteur n'en admet qu'une espèce; cette espèce est la rose du Japon, ou de la Chine, *Camellia Japonica*. Cet arbrisseau est rameux; le tronc est court, revêtu d'une écorce brunâtre, égale, charnue, mince, difficile a separer du bois; ses feuilles sont alternes, presque sembla-

bles à celles du cérisier, mais un peu plus roides, plus dures, luisantes de chaque côté, à pétioles courts; il sort de leurs aisseles pendant l'automne des bourgeons formés par des écailles herbacées, concaves, poileuses; il en sort comme d'un périanthe, des fleurs au nombre de 6 ou 7, semblables à celles de la mauve en arbre, très-rouges, simples. Cette espèce est représentée daus les *Ammœnitates exoticæ* de Kempfer, pl. 851.

Il s'en trouve une variété à fleurs doubles, qui se nomme *rosa Chinensis*, *Edw.* La fleur de cette plante, suivant Edwards, est la même que celle que l'on trouve si souvent dans les peintures chinoises; elle est plus grande que notre rose, et d'un rouge de rose fort vif, avec des étamines au milieu d'une couleur jaune ou d'or; les feuilles sont vertes, roides, fermes et lisses, comme celles des arbres toujours verts; elle est représentée dans notre *Grande collection d'Histoire naturelle partie des planches*, *plantes de la Chine.* Cette plante à fleurs si magnifiques a fleuri dans le jardin de la ci-devant Reine, à Trianon. J'en ai vu cette présente année, dans les serres chaudes de Malmaison, appartenant à S. M. l'Impératrice.

Cet arbrisseau est cultivé en serre chaude, mais l'orangerie lui suffiroit, il n'est nullement délicat, il se plait dans une bonne terre substantielle, facile à percer, plus légère que compacte; on l'arosera fréquemment en été, mais modérément en hiver. Lors que cet arbrisseau est planté dans une terre convenable, il pousse considérablement en été, et il ne lui faut que quelques années pour l'élever en tige simple; on le multiplie par marcottes et par boutures; il ne faut que 2 ou 3 ans pour enraciner les marcottes; on les plante pour lors dans des pots et en bonne terre; le tems le plus favorable pour faire les marcottes est le printemps; les boutures se font aussi dans le même tems; le mois de mars est le

tems où cet arbre entre en sève : on en fait plusieurs dans le même pot et on enfonce ce pot dans la tannée en serre chaude, ou dans une couche de chaleur modérée sous un chassis ; il leur faut un an pour s'enraciner ; on ne les separe que lorsqu'elles le sont parfaitement ; on les leve pour lors en motte et on plonge ces pots dans une couche ombragée, pour en faciliter la reprise. Quoique nous ayons dit que cet arbrisseau se contente de l'orangerie, cependant il fleurit mieux dans une serre chaude, et même plutôt ; on en voit de superbes dans les serres chaudes d'Angleterre, qui méritent l'attention des curieux. Petiver prétend que les Chinois mêlent les jeunes feuilles de cet arbre parmi leurs thés.

NOTICE

SUR

L'AUCUBA,

Arbrisseau du Japon qu'on commence a cultiver à Paris, par la beauté de son feuillage, qui est tout à la fois tâcheté et luisant.

Un arbuste qui plait plus par son feuillage que par sa fleur est l'Aucuba, arbrisseau du Japon ; cet arbrisseau forme de larges buissons fort agréables à la vue ; ses feuilles sont tâchetées de jaune et très-luisantes, ce qui en forme une variété très-rémarquable pendant toute l'année parmi les autres arbrisseaux, d'ailleurs il est toujours vert, et il n'est pas délicat pour sa culture, aussi les jardiniers commencent-ils a le cultiver ; il est de la monœcie tetrandrie de *Linnée*, et

fait partie, dans le systême naturel de *Jussieu*, de la 14e classe, ordre 13e, famille des nerpruns; son nom d'Aucuba est un nom japonois; le caractère générique de sa fleur est d'avoir le calice à 4 dents, court, persistant; les pétioles au nombre de 4; dans les fleurs mâles on rémarque 4 étamines inserées au receptacle, alternes aux pétales; le receptacle est convexe, plane, creusé dans le milieu d'une fossete quarrée; dans les femelles l'ovaire est supérieur; le style et le stigmate uniques; la baie est couronnée par le style persistant, comme charnue, monosperme.

On ne connoît qu'une espèce de ce genre, qui est l'Aucuba du Japon, *Aucuba Japonica*; quoique cette espèce passe pour un arbre dans le Japon, où il croît naturellement, il ne paroît être, en Europe, qu'un arbrisseau, qui est même assez bas, mais il est branchu, ses branches et ses rameaux sont roides, lisses et verts; ses feuilles sont alternes, presque sessiles, rassemblées au sommet des rameaux, ovales, pointues, assez grandes, dentées, fermes, un peu épaisses et coriaces, d'un beau vert luisant, chargées de tâches d'un beau jaune, nombreuses et irregulieres: ses fleurs sont en panicule terminale.

On plaçoit pour l'ordinaire cet arbrisseau dans la serre chaude et dans la tannée, mais on en est bien revenu; on l'a cru plus délicat qu'il ne l'est effectivement; il ne pousse que foiblement dans la serre chaude, et il s'y trouve même infecté des kermès de l'oranger; il réussit très-bien pendant l'hiver dans une simple orangerie, et en Angleterre on ne le cultive même qu'en pleine terre; cette culture lui est très-favorable; on le multiplie par rejetons, qu'on enleve au printemps, et qu'on met dans des pots pour les faire reprendre; au printemps on enfonce quelquefois ces pots dans une couche modérée; il fleurit sur la fin de l'hiver, mais sa fleur ne mérite pas beaucoup d'attention; elle n'est pas absolument belle.

NOTICE

SUR

LE PÉRAGU,

Clerodendron, *arbrisseau nouveau.*

Une plante qui approche beaucoup de l'Hortensia, qui n'est pas plus délicate, est le Péragu, *Clerodendrum.* Cependant ses ombelles sont moins grandes, mais ses fleurs sont doubles et d'une odeur suave; elles méritent pareillement notre attention, et l'acquisition qu'on vient d'en faire en Europe, n'est pas moins intéressante; elle fait partie des angyospermiques de *Linnée*, et de la classe 8e de *Jussieu*, ordre 5e, famille des gatelliers; on ne trouve pas le nom de cette plante dans les auteurs, elle est seulement connue sous le nom de *Clerodendrum*, dans le Jardin Impérial; son caractère générique est d'avoir le calice campanulé, pentafide; sa corolle est à tube étroit, à lymbe à 5 parties ouvertes et presqu'égales; les divisions uni-laterales; les étamines sont la plupart saillantes; le stigmate est unique; la baie est monosperme, entourée du calice persistant. On ne connoît encore que deux espèces dans ce genre; les botanistes donnent à la premiere le nom de *Clerodendrum fortunatum*; d'autres la désignent sous celui de *Volkameria Japonica*, *Linn.*

Cette plante ne peut être rapportée à aucune des plantes désignées par ces 2 noms, notamment à la derniere, dont les grappes des fleurs sont uni-late-

rales; on ne peut donc détermiuer précisement le genre auquel notre espèce appartient que par sa base et ses semences; en attendant qu'on se décide sur cet objet, nous lui conserverons préférablement le nom de *Clerodendrum fortunatum*, à celui de *Volkameria Japonica*, dont les rapports sont beaucoup moindres.

La tige de cet arbrisseau est droite, tetragone dans sa jeunesse et rameuse, ayant ses râmeaux opposés, aussi tetragones et un peu vélus; ses feuilles sont opposées, portées sur des longs pétioles, assez grands, cordiformes et crenellées, ovales, lancéolées, presqu'entieres et simplement ondulées en leurs bords, pointues, vélues sur les deux surfaces, vertes et d'une odeur désagréable, semblables à celles de plusieurs cestreaux; les fleurs sont en cîme ombelliforme, terminale, serrée, couverte d'abord de bractées, composée de 4 pédoncules principaux, courts, rameux, opposés, et de deux autres aussi opposés, placés dans le milieu de l'ombelle; chaque pédoncule est pour l'ordinaire accompagné à sa base de deux feuilles floréales, étroites, lancéolées et vélues; les fleurs sont blanches, quelquefois doubles, réunies au nombre de plus de 50, extrêmement pressées les unes contre les autres; elles ont un pouce environ de diamètre, et sont assez semblables à celles du jasmin du Cap, à fleurs doubles, *Gardinia florida*. Le calice de ces fleurs est monophylle, rouge: on rémarque dans chacune de ses divisions 3 glandes verdâtres, comprimées et transparentes; le tube de leur corolle est légèrement courbé et rouge comme le calice; l'ombelle entiere a environ 5 pouces de diamètre et dure en fleurs au moins deux mois; les fleurs se succèdent les unes aux autres, et après qu'elles sont passées, les calices qui persistent conservent encore une cîme assez agréable à la vue. Cet arbrisseau est toujours vert, il fleurit en différens tems, et croît naturellement dans les Indes orientales.

Il ne lui faut pour culture qu'une serre tempérée, ou une orangerie, il n'y demande même que les soins ordinaires. Comme cette espèce est toujours en végétation et que d'ailleurs elle forme en hiver de nouvelles ombelles, qui s'épanouissent à la fin de cette saison, on la placera dans l'orangerie de façon qu'elle y puisse recevoir la lumiere directement. Elle se multiplie par rejetons et par boutures, qu'on fait sur couche et sous chassis couvert, dès que sa floraison est passée; enfin, elle n'est point délicate et fleurit en plein air; une pareille acquisition dans nos jardins mérite tous nos égards.

La seconde espèce est le Péragu infortuné, *Clerodendrum infortunatum*. Ses feuilles sont cordiformes, duvetées; elle croît pareillement dans les Indes orientales.

On trouve au Japon, outre ces deux espèces, une troisieme qui se nomme *Clerodendrum trichotèma*. Les feuilles de cette espèce sont lobées, sans divisions, larges, ovales, entieres; ses pédoncules sont trichotomes.



NOTICE
SUR
LA CARMENTINE

PEINTE ET SUR CELLE EN ARBRE,

*AUTREMENT l'*Adhatoda *de Ceylan, et sur leurs propriétés d'ornement pour décorer les jardins.*

LE genre de cês deux plantes, se nomme Carmentine *justicia.* Nous ne nous étendrons pas ici sur ce genre, pour en venir plutôt aux espèces dont nous nous proposons de parler dans cette notice; la premiere est la Carmentine en arbre, l'Adhatoda de Ceylan.

La Carmentine en arbre, le noyer de Malabar, *justicia adhatoda.* La tige de cette espèce est rameuse à son sommet, haute de 8 à 12 pieds, ayant les rameaux redressés; ses feuilles sont ovales, pointues de chaque côté, opposées, grandes, entieres, pubescentes, d'un vert jaune; ses bractées de ses épis sont vélues, obtuses, concaves, persistantes; les fleurs sont grandes, blanches, en épis courts, axillaires, monopétales, ayant le périanthe de leur calice monophylle, très-petit, partagé en 5, aigû, droit, étroit; leur corolle est ridée; le tube en est bossu et le lymbe est à deux lèvres; la lèvre supérieure est ronde, concave, se couchant; la lèvre inférieure est réflechie, fendue en 3; les filamens des étamines sont au nombre de deux, en

forme d'alène; couchés sous la lèvre supérieure, surmontés par des anthères droites, fendues en 2 vers la base; le germe du pystil est en forme de toupie; son style est filiforme, de la longueur et dans la position des étamines; le stigmate est simple: le péricarpe est une capsule oblongue, obtuse, étroite à la base, à 2 loges, à 2 valves, en cloison opposée aux valves, s'ouvrant par un onglet élastique; les sommets sont roides.

Cette espèec est représentée dans l'*Hermani hort. Lugd. Batav. pl.* 643, et dans l'*Almagestum* de Plukenet, pl. 175, fig. 3: Elle croît naturellement dans l'isle de Ceylan. Quoique cette espèce soit native des pays chauds, elle est néanmoins assez dure pour vivre dans nos orangeries, sans chaleur artificielle; elle fleurit en juillet, mais elle ne donne point de semences en France, aussi l'y multiplie-t-on seulement par boutures ou par marcottes: on fait les boutures dans des pots, en juin et juillet; on enfonce ces pots dans une couche modérément chaude, mais il faut avoir la précaution de les garantir tous les jours du soleil; quand on propage par marcottes, on les fait avec les jeunes branches; il leur faut environ un an pour prendre racine, ensuite on met ces marcottes chacune séparement dans un pot rempli de terreau et d'argile mêlanégs, et on les place à l'ombre, jusqu'à ce qu'elles soient totalement reprises; on les met pendant l'été à une bonne exposition, et pendant l'hiver dans l'orangerie; au surplus, on les gouvernera comme les orangers, mais il les faut arroser plus souvent: on ne dèpote ces plantes que quand elles en ont absolument besoin. On a observé que plus on les tient serrées dans leurs vases, mieux elles se conservent et plus elles fleurissent: on en cultive communément dans les jardins de Paris et de ses environs. L'Adhatoda figure très-bien dans nos jardins, tant par la beauté de ses feuilles que par l'éclat,

clat de ses fleurs, qu'il conserve dans l'orangerie même pendant l'hiver; il y devient un grand arbrisseau, qui est médiocrement rameux.

La seconde espèce dont nous parlerons ici est la Carmentine peinte, la tsiuda maram de Malabar, *Justicia picta.* Cette espèce a un aspect très-agréable, quand elle est en fleurs, qui sont d'un beau rouge écarlate, en épis tetragones et terminaux, ombriqués de bractées ellyptiques, acuminées; ses tiges sont droites, longues de 7 à 8 pieds, à rameaux droits, tetragones, quand elles sont jeunes; les feuilles sont opposées, ovales, pointues, entières, assez grandes, un peu ridées, néanmoins molles, ayant leur pétiole fort cassant. Cette espèce est représentée dans l'*Hort. Malab.* T. VI, pl. 6; dans l'*Herbarium Amboinense*, T. IV, pl. 30. Elle croît naturellement en Asie; elle passe pour émolliente et maturative.

DESCRIPTION
DE LA PORTLANDE,

Rémarquable par la beauté de son feuillage et de ses fleurs, qui mérite d'être cultivée dans notre pays, pour l'ornement des serres chaudes.

Un des plus jolis arbrisseaux qu'on puisse cultiver, est la Portlande, ses fleurs sont presqu'aussi grandes que celles du *Datura arborea*, mais elles sont d'un plus beau blanc, imitant celui du lys; cet arbrisseau mérite donc de faire suite au *Datura arbarea*, ou pour mieux dire de lui être préféré; il est toujours vert; il croît dans la Jamaïque, fleurit en juillet et août; il est représenté dans notre grande *Collection d'Histoire naturelle*, part. des pl. Son caractère générique est d'avoir le calice grand,

pentafide ; sa corolle est pareillement très-grande, en forme d'entonnoir, dilatée, dont le lymbe est pentafide ; ses étamines sont au nombre de 5, inserées au fond du tube; ses anthères sont longues et droites, à peine saillantes ; le stigmate est solitaire; la capsule est ovale, à 5 angles et à 5 stries, émoussée à son sommet, couronnée par les bases des divisions du calice, ses loges sont au nombre de deux, polyspermes, de même que ses valves qui se trouvent partagées par une cloison ; les semences qu'elle renferme sont obrondes, comprimées. Nous n'en rapporterons ici qu'une seule espèce, qui est la Portlande à grandes fleurs, *Portlandia grandiflora*. Cette espèce est en forme d'arbrisseau peu élevé ; sa tige est droite, brune et rameuse ; ses feuilles sont assez grandes, ovales, lancéolées, pointues, très-entieres, d'un brun vert, inégales à leur base; les fleurs sont d'un brun blanc, grandes et longues, portées sur des pédoncules axillaires, souvent au nombre de 3 ; le tube de ces fleur est cannellé.

Il faut à cet arbrisseau une serre chaude et le tan; la terre qui lui convient doit être substantielle, chaude et consistante : les terres trop légères le font languir et même périr dans la suite ; il faut qu'il soit toujours dans la tannée, car il demande beaucoup de chaleur, d'autant plus qu'il croît sur les rochers des tropiques ; on lui donnera par préférence à toute terre du terreau de bruyere ; on l'arrosera fréquemment en été, et modérément en hiver : il se multiplie par graines qu'on tire du pays originaire et que l'on seme dans des pots selon la méthode indiquée pour les plantes des pays chauds ; on le multiplie aussi par boutures, qu'on fait dans des pots et qu'on enfonce dans la tannée ou couche chaude, sous un chassis. Nous ne pouvons assez récommander la culture de cet arbrisseau, à cause de la beauté de son feuillage et de l'éclat majestueux de ses fleurs.

MÉMOIRE

SUR

LA CHIRONE,

SUR ses différentes espèces, sur sa culture et ses propriétés d'ornemens pour les jardins.

LE genre de la Chirone est connu en botanique sous le nom de *Chironia*, *Linn.*, *Centourium*, *Commel.* Son étymologie lui vient du nom du centaure Chiron ; elle à pour caractère d'avoir le périanthe du calice monophylle, partagé en cinq, droit, aigû, persistant, à lobes oblongs ; la corolle est monopétale, égale ; le tube est plus étroit ; le lymbe est partagé en cinq, s'ouvrant ; les découpures sont ovales, égales ; les filamens des étamines sont au nombre de cinq, larges, courts, naissant du sommet du tube ; les anthères sont oblongues, droites, grandes, conniventes, flétries, entortillées spiralement ; le germe du pystil est ovale : le style est filiforme, un peu plus long que les étamines, incliné ; le stigmate est en tube, s'élevant ; le péricarpe est ovale et à deux loges ; les semences sont nombreuses, petites. Dans certaines espèces le péricarpe est la capsule, dans d'autres il est la baie.

Ce genre fait partie de la 5e classe de *Linnée*, qui comprend les plantes pentandriques monoginiques, et de la classe 8e de *Jussieu*, ordre 18, famille des gentianes ; nous en rapporterons 5 espèces dans ce mémoire, dont quelques unes sont des plantes, et même annuelles, et d'autres des arbrisseaux ; nous

aurions dû ne parler ici que des arbrisseaux, cependant pour ne plus revenir à ce genre, nous y avons joint les plantes.

La premiere dont nous parlerons est une espèce annuelle, qui nous vient du Cap de Bonne-Espérance, de même que la plupart des suivantes, presque toutes originaires de ces contrées; elle se nomme Chirone à trois nervures, *Chironia trinervia.*

Sa tige est lisse, soyeuse, cendrée, remplie d'une moëlle blanche, sillonnée, quadrangulaire, ayant 4 articulations et même d'avantage; les feuilles sont opposées aux articulations, ovales, pointues, glabres, sinuées, très-entieres de chaque côté, sessiles, à trois nervures: au haut des rameaux paroissent des fleurs brillantes, bleues, étendues, ordinairement au nombre de six; les pétioles sont droits, simples, rarement rameux, le calice est à 5 feuilles lancéolées, avec une carène aîlée dans chaque feuille; le pétale est unique, en roue, le tube est de la longueur du calice; le lymbe est fendu en cinq, ample; les découpures sont ovales, s'ouvrant; les étamines sont au nombre de cinq, droites, plus courtes que le pétale; le pystil est unique, à embrion ovale; le style est de la longueur des étamines; le stigmate est en tête, recourbé; le fruit est une capsule ovale, à une loge, s'ouvrant par le sommet. Cette espèce est représentée dans le *Burman., thesaurus Zeylanicus.* On la multiplie par graines, qu'on seme au printemps, sur une couche chaude; quand elle est assez forte, on la transplante à demeure dans un pot, et on la place à une bonne exposition, bien abritée; on l'arrose proportionellement à la chaleur de la saison: une pareille plante mérite d'être cultivée par rapport à sa fleur.

La seconde espèce est la Chirone en forme de jasmin, *Chironia jasminoïdes.* Sa tige est herbacée, quadrangulaire, lisse, haute; ses feuilles sont lancéolées, opposées, sessiles, glabres, très-entieres,

plus courtes que les articulations, droites; sa panicule est terminale, fourchue, droite, à petit nombre de fleurs; ses bractées sont opposées, sessiles, glabres, très-entieres, plus courtes que les articulations, droites, en forme d'alène; le calice est partagé en cinq folioles lancéolées, pointues, s'ouvrant un peu, de la longueur du tube de la corolle; la corolle est à tube cylindrique, à lymbe partagé en cinq, s'ouvrant, de la longueur du tube et à découpures ovales, pointues; les filamens sont au nombre de cinq, filiformes, courts, s'appuyant sur le tube; les anthères sont oblongues, s'ouvrant par le sommet; le stigmate est appuyé sur le style, en forme de tête; la capsule est ovale, oblongue, pointue, s'ouvrant longitudinalement en deux parties adhérentes au style. Cette plante est pareillement originaire du Cap; elle plait par sa fleur jasminoïde.

La troisieme espèce est la Chirone en forme de lychnide, *Chironia lychnoïdes*. La tige de cette espèce est très-simple, cylindrique, serrée, haute de deux pieds: ses feuilles sont opposées, sessiles, lancéolées, linéaires, lisses, plus longues que les articulations, caulinaires, droites, décourrantes par la base à chaque bord; la tige est terminée par 3 pédoncules plus longs que les feuilles, dont les lateraux sont garnis d'une paire de bractées, en forme d'alène; les folioles du calice sont lancéolées, en forme d'alène; la corolle est à-peu-près de la grandeur du glayeul; le tube est de la longueur du calice; les découpures du lymbe sont ovales, aiguës, plus longues que le tube; les étamines sont deux fois plus courtes que le lymbe; le style est incliné, réflechi par le sommet. Cette espèce se trouve au bas des montagnes du Cap de Bonne-Espérance.

La quatrieme espèce est la Chirone en cloche, *Chironia campanulata*. Sa tige est haute d'un pied,

cylindrique, ayant des rameaux longs; ses feuilles sont lancéolées, linéaires, lisses; ses fleurs sont solitaires, terminales, en roue, pourpres, appuyées sur un pédoncule; les folioles du calice sont de la longueur de la corolle, en forme d'alène; les anthères sont spirales: elle croît naturellement au Canada, au rapport de Kalm.

La cinquieme espèce est la Chirone angulaire, *Chironia angularis*. Elle a le port de la petite centaurée; sa tige est haute d'un pied, quadrangulaire, en aîles nombreuses; ses feuilles sont ovales, semblables à celles du millepertuis, opposées, sessiles et embrassant la tige par moitié; ses fleurs sont rassemblées comme dans le millepertuis; ses anthères sont spirales; son style est fendu en deux. Elle croît naturellement dans la Virginie, au rapport de Kalm. Ces trois espèces donnent d'assez belles fleurs.

La sixieme espèce est la Chirone en forme de lin, *Chironia linoïdes*. Cette espèce a la grandeur et le port du lin sauvage, mais elle est plus ligneuse et a un plus grand nombre de petits rameaux garnis de feuilles, d'un beau vert; les fleurs naissent au haut des tiges et des petits rameaux; elles sont d'une belle couleur de chair, composées de cinq folioles ou pétales, et disposées de la même forme que les fleurs du lin sauvage; son fruit est oblong, rond, appuyé sur un petit calice. Cette espèce est représentée dans le *Breyn. cent.* pl. 190. Elle croît naturellement dans les endroits humides du Cap de Bonne-Espérance. Elle mérite d'être cultivée à cause de la beauté de sa fleur; il lui faut une terre légère, et l'élever dans un pot; on la met pendant l'hiver dans l'orangerie, et on lui donne autant d'air qu'il est possible; au surplus sa culture est la même que celle de la 8e espèce.

La septieme espèce est la Chirone à baies, *Chironia baccifora*. Les rameaux de cette espèce sont

nombreux, et se divisent en plusieurs petits; sa tige est ronde, ligneuse; ses feuilles sont plus courtes et plus ouvertes que celles de la sixieme espèce; les sommités de ses petits rameaux sont garnies de fleurs monopétales, en forme d'entonnoir et fendues en cinq, rouges, quatre fois plus petites que celles de l'espèce suivante; aux fleurs succedent des fruits oblongs, ronds, moux, qui renferment une pulpe avec des petites semences.

Cette espèce qui est un vrai arbrisseau, fleurit dans toutes les saisons de l'année, et donne des fruits. Elle est représentée dans les plantes rares de *Commelin*, pl. 9, et croît naturellement dans l'Ethiopie; cet arbrisseau est toujours vert; il lui faut l'orangerie : sa culture est à-peu-près la même que celle de la suivante.

La huitieme espèce est la Chirone vélue, *Chironia fructescens*. Cet arbrisseau a les rameaux cylindriques, cotônneux, durs; ses feuilles sont opposées, lancéolées, linéaires, un peu épaisses, presque semblables à celles du romarin; les rameaux sont en bouquets, terminés par des fleurs; les calices sont plus grands que le tube de la corolle, et sont composés de cinq pieces, ou folioles ovales, concaves, cotonneuses, très-peu cornées; les corolles sont en forme d'entonnoir, à lymbes fendus en cinq lobes ovales; les anthères sont oblongues, entortillées en forme de corde. Cette espèce est représentée dans le Dictionnaire de *Miller*, pl. 97; dans les Plantes rares de *Commelin*, pl. 8, et dans notre *grande collection d'Histoire naturelle, part. des pl.* Elle croît naturellement dans l'Ethiopie; elle fleurit pendant une grande partie de l'été et de l'automne; ses semences mûrissent en France.

On place cette plante pendant l'hiver dans une serre bien vitrée, seche et où le soleil puisse darder ses rayons; dès que les semences sont mûres on les seme dans des petits pots remplis de terreau sablo-

neux ; on enfonce ces pots dans une couche modérément chaude ; on les arrose souvent, mais peu à chaque fois ; ses semences sont quelquefois pendant long tems en terre sans lever, ainsi si elles ne lévent pas tout de suite, il ne faut pas déranger les pots, mais seulement les tenir à l'abri jusqu'au printemps suivant ; on les enfonce pour lors dans une couche chaude nouvellement faite, c'est pour lors que les semences germeront, si elles sont bonnes. Quand les plantes qui en proviennent sont assez fortes pour pouvoir les transplanter, on les met dans des petits pots au nombre de 4 ou 5 dans chacun, on enfonce ensuite ces pots dans une couche modérément chaude, on les arrose un peu avec la pomme de l'arrosoir, et en les couvre tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient bien répris ; on les place à une exposition bien abritée et on les entre-mêle avec d'autres plantes, qui ne demandent pas d'être beaucoup arrosées ; on peut les y laisser jusqu'en automne ; on les place pour lors dans une serre, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; on les arrose peu en hiver, mais il faut qu'elles jouissent du soleil, et dans les tems doux on leur donne de l'air, mais il faut sur-tout les garantir de la gelée. Au moyen de tous ces soins, ces plantes donneront des fleurs dès la seconde année.

Elles font un très-bel effet dans les jardins des curieux, sur-tout en automne : on donne la préférence à la derniere espèce ; ses fleurs imitent celles de la pervenche rose.

M. Dunont-Courset rapporte ainsi la culture qu'on doit faire de ces plantes : Il leur faut l'orangerie, cependant la huitieme se plait mieux dans une serre tempérée ; la Chirone bacifère ne demande sur-tout qu'une simple orangerie, mais la Chirone vélue exige plus de soin. On a observé que l'humidité et la tempèrature un peu froide de l'orangerie ne lui conviennent nullement ; la serre tempé-

rée

rée ou par préférence les chassis exempts de froid sont les endroits propres à maintenir cette plante ; elle aime un peu de chaleur, beaucoup d'air et de jour, et se déplait dans un air stagnant auquel les serres ordinaires sont exposées. Au surplus cet arbrisseau n'est pas d'une longue durée, mais comme ses fleurs sont belles, on a recours à divers moyens pour le conserver, il lui faut une terre légère, principalement du terreau de bruyere. Cette plante ne fait que languir dans des terres fortes, il ne lui faut que très-peu d'arrosemens en hiver, et en été une exposition un peu abritée, sans être trop humide. Pour ce qui concerne la méthode pour la multiplier, elle est la même que celle que nous avons indiquée plus haut. On donne pour variété de la Chirone vélue, celle à feuilles plus grandes; c'est une plante nouvelle plus forte dans toutes ses parties.

FIN.

LISTE *des* OUVRAGES *nouveaux, économiques de J. P. BUC'HOZ, publiés aux frais de* Madame BUC'HOZ *et qui se trouvent chez elle, à l'adresse rapportée ci-devant.*

1°. Dissertations sur le Sorbier et la Viorne, seconde édition ; augmentée, actuellement sous presse.

2°. Mémoires sur le Blé de Smyrne, autrement blé d'abondance, sur celui de Turquie, le grand Millet d'Afrique et la Poherbe d'Abyssinie, toutes plantes alimentaires pour l'Homme, et dont on ne sauroit assez étendre la culture, par la fécondité qu'elles répandent par-tout.

3°. Dissertations sur le Cèdre du Liban, le Platane et le Cytise, arbres très-intéressans, qui plaisent autant par la majesté de leur port que par les avantages réels qu'on en peut tirer, pour l'Agriculture et les Arts.

4°. Observations aux Amateurs et aux Jardiniers fleuristes, sur quatre genres d'Arbustes (l'*Azalée*, le *Cletra*, le *Kalmia* et le *Rhododendron*), qui méritent d'être cultivés dans leurs Jardins, tant par la beauté de leurs feuillages, que par l'éclat de leurs fleurs, et qui faute d'être suffisamment connus, y sont totalement négligés ; on a joint à ces Observations une notice sur la *Châtaigne d'eau*, sur ses propriétés médicinales et alimentaires, seconde édition, exactement corrigée et augmentée.

5°. Notice sur la Stramoine en arbre, ou *Datura arborea*, arbre du Pérou, qui se cultive depuis peu en France et qui plait tant par ses fleurs gigantesques, que par le parfum qu'elles répandent.

6°. Traitement efficace des convulsions et affections vaporeuses, par la décoction et la poudre des feuilles d'oranger ; du scorbut et autres maladies de pareille nature,

par les bourgeons de pins. de sapins, l'eau de goudron et le trèfle aquatique; des maladies vénériennes, par différentes espèces de végétaux; de la rage, par le vinaigre ordinaire, et de la manie, par le vinaigre distillé; des hémorragies et des chûtes; par l'arnica, l'herbe à Robert, ou le geranium à squinancie; de l'hydropisie, par une clairette purgative; de la gale, par la dentèlaire; des croûtes laiteuses et autres, par la violette pensée.

7°. Réflexions sur le genre du *Robinier*, sur ses différentes espèces, leurs descriptions génériques et spécifiques; leur culture, et principalement sur celle du faux Acacia, de l'arbre aux Pois, et du Robinier rose, qui sont les espèces les plus rémarquables de ce genre, tant par la beauté de leurs feuillages, l'éclat de leurs fleurs que par les avantages qu'on en tire dans l'économie champêtre et les arts et métiers, principalement pour servir de fourrage aux bestiaux, et quelquefois d'alimens à l'homme; pour en construire des haies, des bâtardeaux; pour en faire des perches, des échalas, et en obtenir des bois propres pour la charpente de terre et de mer, pour les moulins, pour des meubles, des ouvrages de tour, et spécialement encore pour l'ornement des jardins, pour la formation des bois, etc. Seconde èdition, revue, corrigée et augmentée.

8°. Guérisons expérimentées des vers, même du solitaire, par le *Spigelia*, surnommé *Anthelmia*, l'œillet d'Inde, le *Semen contra*, la cévadille, la coralline *Lemitochorton*, et autres plantes; de la pierre, de la gravelle et de la colique néphrétique, par l'acmelle, la doradille, la busserolle, le cresson de roche, et autres plantes; des dartres et maladies de peau, par la douce-amère, l'orme pyramidal; du cancer, du charbon et de la gangrène, par l'illecébra; des ulcères, par les carottes, et de l'épanchement de lait, par la bruyère. On y a joint une liste d'Espèces théiformes propres à guérir plusieurs maladies.

9°. Mémoires sur la manière de former des Prairies naturelles et de rétablir les anciennes ; sur les Prairies artificielles, sédentaires et ambulantes de la *Luzerne*, du *Trèfle*, du *Sainfoin* et du *Sulla*, espece de *Sainfoin* d'Espagne, auxquels on à joint une *Dissertation sur l'Ortiegrièche*, sur ses propriétés pour nourrir les bestiaux, sur la filasse qu'on en peut tirer, sur l'emploi qu'on en peut faire pour la teinture, sur les avantages qu'elle nous procure pour la médecine humaine et vétérinaire, principalement pour la gangrène, enfin sur l'utilité de sa culture pour l'économie rurale.

10°. Méthode pour traiter les différentes maladies même les plus rebelles, telles que la phtysie pulmonaire, par l'usage des fumigations humides et végétales ; l'asthme même le plus invétéré, par une infusion epxérimentée des plantes ; les maladies de matrice par les fumigations sèches ; l'incontinence d'urine par une tisane astringente ; les plaies, ulcères et blessures, par une Eau vulnéraire très-simple, sans être composée.

11°. Mémoires sur la Mélaleuque, remarquable par la singularité et la beauté de ses fleurs ; sur le prix exorbitant auquel certains Jardiniers fleuristes l'ont portée ; sur *l'Ixora*, l'ornement des temples des Idoles ; le *Camara*, distingué par l'agrément de ses fleurs, qui se succédent les unes aux autres ; la *Fusche*, arbrisseau recemment cultivé en France, et la *Calycanthe*, espèce d'anèmone aussi en arbrisseau, avec des details intéressans sur leur culture, pour former par leur réunion avec l'*Hortensia*, le *Cestreau*, le *Lagestroëm*, la *Fothergille*, *l'Azalée*, le *Clètra*, le *Kalmia*, le *Rhododendron* et la *Stramoine* en arbre, la plus belle collection que les Amateurs puissent desirer pour l'embellissement de leurs jardins.

12. Moyens de rendre fécondes les femmes stériles, par l'usage du suc et des beignets de Clandestine ; de réparer les forces épuisées dans les maladies de langueur, par le Sagou et le Salep ; de guérir les mouvemens spasmodiques, les convulsions, l'épilepsie, même le tetanos par les fleurs de Narcisse et de Cresson des prés ; la pleuresie et la phtisie, par le Polygalla ; le marasme et la fièvre mesentérique, par le Capillaire ; les rhumatismes et la goutte, par le Moxa des Chinois et le remède des Caraïbes ; la jaunisse, par le petit Bouillon blanc ; les hémorrhagies, par l'Agaric de chêne ; auxquels on a joint un remède experimenté de famille, pour guérir l'épilepsie, et des observations sur l'Arnica, plante très-usitée en Allemagne, et regardee comme une panacée dans plusieurs maladies.

13°. C'est l'ouvrage dont il s'agit ici.